

StUB.Ffm



54 509 847

**Sg Mansk**  
**Mus II**

**180**

301 **301**

Fawcett

x Dr Fawcett

SHYLOCK

EDMOND HARAUCOURT

# SHYLOCK

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET SEPT TABLEAUX

EN VERS

D'après SHAKSPEARE

MUSIQUE DE GABRIEL FAURÉ

Représentée pour la première fois, à Paris  
sur le Théâtre national de l'Odéon, le 14 décembre 1889.

FR. NIC. MANSKOPFSCHES  
MUSIKHISTORISCHES  
MUSEUM. FRANKFURT A.M.

18691

PARIS

G. CHARPENTIER ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1890

Tous droits réservés.

A MON AMI POREL

SOUVENIR AFFECTUEUX,

E. H.

TROIS SONNETS

EN L'HONNEUR DE SHAKSPEARE

I

Deux hommes, deux esprits, gloire d'un double empire,  
Au même jour d'avril mouraient; et ce fut tout :  
D'un bout de la brutale Europe à l'autre bout,  
Nul cœur ne salua Cervantès et Shakspeare.

Les deux héros, meilleurs en un temps qui fut pire,  
Dans les fers ou l'injure avaient chanté debout,  
Et tous deux avaient su, sans haine ni dégoût,  
Jugeant ce qui torture, aimer ce qui soupire.

Quand la main des douleurs eut fermé leurs yeux creux  
Ils partirent, laissant leur âme derrière eux,  
Et le peuple oublia de pleurer sur leur tombe.

Puis, comme si ce jour n'eût éteint qu'un soleil,  
Misérable et tranquille, à l'heure où le soir tombe,  
La veuve humanité reprit son lourd sommeil.

## II

Or, voici qu'à leur tour les hommes et les races,  
Troupeau d'ombres chassé dans le fait accompli,  
Fuyaient, hagards : la Mort, sonnait son hallali,  
Lançait sur leurs talons l'hydre des jours voraces.

Comme un veneur joyeux, la Goule aux larges brasses  
Jetait son vil butin dans les charniers d'oubli :  
Assez ! Passez ! Dès qu'un triomphe avait pâli,  
Le souffle de l'abîme en balayait les traces.

Mais le poète, intact en sa longue beauté,  
Seul, drapé de jeunesse et vêtu de clarté,  
Se levait du tombeau comme un soleil se lève.

Son cœur ému, son cœur troublé, son cœur aimant,  
Tout son cœur palpitait dans les fils de son rêve,  
Et sur les siècles morts montait royalement !

## III

O Poète immortel qui pétrissais des âmes,  
Frère de Dieu, ton front ressemble à l'univers,  
Immense, avec ses monts, ses flots, ses arbres verts,  
Et ses jardins d'espoir où nous nous réchauffâmes ;

Ses villes où l'on voit ramper des vœux infâmes,  
Et ses fleurs de vertu que fane un vent pervers,  
La vie, et la douleur qui se traîne au travers  
En cueillant des sanglots sur le baiser des femmes.

O Poète ! Le monde a tenu dans ta voix :  
Tu parlais, et, géant, père et mère à la fois,  
Du seul baiser des mots tu procréais des hommes.

Quand tu leur disais : Marche, ils partaient triomphants,  
Rois des âges, et plus vivants que nous ne sommes. —  
La Mort passe sur nous sans toucher tes enfants !



# SHYLOCK

## PERSONNAGES :

SHYLOCK .....	MM. ALBERT LAMBERT.
ANTONIO .....	CANDÉ.
BASSANIO .....	JANCEY.
GRATIANO .....	CALMETTES.
LORENZO .....	MAURY.
SOLANIO .....	GAUTHIER.
SALARINO .....	HENRI KRAUSS.
LANCELOT .....	DUARD.
TUBAL .....	CABEL.
LE DOGE .....	JAHAN.
LE PRINCE DE MAROC .....	DALTOUR.
LE PRINCE D'ARAGON .....	GERYAL.
BALTHAZAR .....	DUPARC.
UN HOMME MASQUÉ .....	LECOINTE.
UN VIEIL AVOCAT .....	DUPONT.
SECOND AVOCAT .....	CHAUTARD.
TROISIÈME AVOCAT .....	PAUMIER.
QUATRIÈME AVOCAT .....	AUGUSTE.
PORTIA .....	M <sup>me</sup> RÉJANE.
JESSICA .....	DÉA-DIEUDONNÉ.
NÉRISSE .....	LUCIE MARTY.
UNE FEMME MASQUÉE .....	D'ALBERT.
LE PAGE AU COFFRET D'OR .....	CARLIX.
LE PAGE AU COFFRET D'ARGENT .....	DUHAMEL.
LE PAGE AU COFFRET DE PLOMB .....	DULAC.

Sérénissimes, Pages, Serviteurs, Gens de tribunal et Gens du peuple,  
Gondoliers, etc.

*Pour la mise en scène, s'adresser à M. FOUCAULT, régisseur général  
au théâtre de l'Odéon.*

## ACTE PREMIER

### PREMIER TABLEAU

*Place à Venise. Deux rues y aboutissent. A gauche, une  
église; à droite, la maison de Shylock, portes et fenêtres  
grillées.*

### SCÈNE PREMIÈRE

Arrivent ANTONIO, SOLANIO, SALARINO, puis GRATIANO  
et LORENZO.

SOLANIO.

Ah! votre ennui m'ennuie, aimable riche!

ANTONIO.

Et moi!

Je suis triste à périr sans deviner pourquoi.

SALARINO.

J'ai mal à ma gaité comme on a mal au ventre...

ANTONIO.

Sotte tristesse! On est chez soi, tranquille: elle entre,  
S'installe, et la voilà maîtresse de céans!

SHYLOCK.

SOLANIO.

Bon Crésus, votre esprit court sur les océans !  
Loin de vous comme vos navires, dans la houle  
Et le ballonnement des inconnus, il roule.  
En remorque les beaux galions qui vont, fiers,  
Et glissent en sifflant, et rasant l'eau des mers  
Comme un vol d'oiseaux blonds sous leurs ailes de toile !

SALARINO.

Mette sa pauvre tête et son cœur à la voile,  
Envoyer son sommeil à la merci des vents,  
Merci ! Mon sommeil craint les oreillers mouvants !

SOLANIO.

Si j'étais vous, huit jours, j'aurais la barbe grise !  
Je sèmerais du son pour voir d'où vient la brise ;  
J'épiera le zéphyr dans les plis des manteaux,  
Dans ma moustache, et dans les plumes des chapeaux,  
Et dans les cheveux roux de ta nuque, ô ma mie !

SALARINO.

Un armateur devrait s'appeler Jérémie !

SOLANIO.

Mon crâne tremblerait, plein d'épouvantelements,  
Du tapage orageux de mes éternuements !

SALARINO.

J'aurais peur de mon souffle, en soufflant sur ma soupe ;  
Et si j'osais verser du Falerne en ma coupe,  
J'y verrais une trombe écrasant mes vaisseaux !

SOLANIO.

Quand j'entrerais dans une église, les arceaux  
Deviendraient sur mon front des antres maritimes,  
Les piliers, des brisants dressés sur les abîmes ;  
Et si je me cognais du coude au bénitier,  
Je verrais sous le choc s'engloutir tout entier

ACTE I.

Mon doux navire qui chavire, ouvrant sa coque,  
Mes vieux marins servis sur la table d'un phoque,  
Ma voile offrant un voile à la pudeur des flots,  
Et le roi somptueux de nobles cachalots  
Portant mes tissus d'or à sa chaste compagne !

SALARINO.

Ah ! le vilain métier, gagner l'argent qu'on gagne !  
Être riche, et songer qu'on n'a peut-être rien !  
Riche, et gueux comme un gueux, riche et nu comme un chien,  
Riche, et se croyant riche entre les hommes riches,  
N'avoir plus qu'à mourir ou vivre de pois chiches !

ANTONIO.

Non ! Je n'ai pas risqué mes biens sous un seul mât :  
J'en ai sur maint vaisseau, j'en ai sous maint climat,  
Partout, et pour vider ma royale escarcelle,  
Il faudrait le complot des mers, l'universelle  
Tempête, le déluge... A la garde des cieus !  
Mais ce n'est pas mon or qui me rend soucieux...

SOLANIO.

C'est l'amour ?

ANTONIO.

Fi !

SALARINO.

Pas même ? Alors, vous êtes triste  
Parce que votre état, état d'âme, consiste...

ANTONIO.

A ne pas être gai.

GRATIANO, survenant.

Le contraire du mien !

Hélas ! je ne sais plus me désoler de rien...  
J'ai perdu mon chagrin comme un autre sa joie,  
Et le bonheur profond auquel je suis en proie

N'a plus jamais le temps de penser à mes maux !  
 Vrai Dieu ! Les hommes sont d'étranges animaux  
 Qui soignent leurs plaisirs beaucoup moins que leurs peines !  
 Quand on a du sang rouge et joyeux, dans les veines,  
 Devrait-on s'en aller pas à pas, petits pas,  
 L'œil vague, le nez long, le bras lourd, le front bas,  
 Jaune comme les rois de marbre sur leurs tombes,  
 Jaune à communiquer la jaunisse aux colombes,  
 Et mort, avant la mort, du seul mal d'être né !  
 ... Va ! C'est du suicide et tu seras damné !  
 Ne réplique pas... Oui, je sais que ces grimaces  
 Donnent un air de sage et plaisent fort aux masses.  
 On dit : « C'est un penseur. Il pense. Il est bien laid,  
 Mais il pense. » — Il fait peur aux filles ! S'il parlait,  
 Il ferait honte à Dieu le Père, et peur aux bêtes !  
 Allons, gai ! Secouons nos cheveux sur nos têtes,  
 Secouons nos soucis et nos capes au vent !  
 Mon bon Antonio, sois jeune et sois vivant !  
 Ris ! Laisse les badauds et faiseurs d'homélie  
 Pécher, à l'hameçon de leur mélancolie,  
 L'estime, ce goujon des sots !... Viens avec nous !  
 La raison la meilleure est la raison des fous  
 Et c'est parmi les fous qu'il faut chercher les sages.

ANTONIO.

Bah ?

SOLANIO.

Nous devons ce soir dégraser des corsages :  
 Lorenzo nous convie à souper ; venez-y !

GRATIANO.

Nos maîtresses feront la nique à ton souci !

SALARINO.

Et boiront vos chagrins sur vos lèvres farouches !

*Manlaffen*  
*Grünberg*  
*Alf. J. J...*

GRATIANO.

Et tes chagrins boiront du rire sur leurs bouches !

SOLANIO.

Et puis, on doit <sup>bonnet</sup> griser Shylock !

GRATIANO.

Hein ?

SOLANIO.

Je l'ai dit.

SALARINO.

Quoi, ce gouffre vivant, ce bourreau, ce bandit,  
 Chez nous, fourrant son nez crochu dans nos potages !

GRATIANO.

Ce vampire, sinistre avaleur d'héritages  
 Qui dine de ducats et soupe de doublons !  
 Ce revendeur de vieux habits et vieux galons  
 Qui vend son or si cher et qui vendrait sa fille !

SALARINO.

Parbleu, c'est une perle !

SOLANIO.

Et c'est lui la coquille !

GRATIANO.

Ce doit être un péché de nourrir des filous !

ANTONIO.

Shylock vit de pigeons, et ses pigeons, c'est vous :  
 Où qu'il mange, messieurs, c'est de vous qu'il s'engraisse !  
 (Il se retire.)

GRATIANO.

Sûr, Lorenzo veut faire avorter sa maîtresse.

SOLANIO.

Il n'en a pas.

SHYLOCK.

LORENZO, survenant.

J'en ai, mais ne la montre point.

SALARINO.

Quand on parle du diable, on en voit le pourpoint.

GRATIANO.

Eh bien, tu rends visite à ton Moloch?

LORENZO.

Peut-être.

GRATIANO.

Crois-tu qu'il fait pleuvoir de l'or sous sa fenêtre?

SALARINO.

Qu'il mène tes ducats prendre l'air au balcon?

SOLANIO.

Le rossignol plumé fait sa cour au faucon?

GRATIANO.

Locataire loyal, viens-tu payer la paille  
Sur laquelle il t'a mis?

SALARINO.

Viens-tu, pour ta ripaille, *Messieurs*  
Vendre l'âme ou la peau de l'oncle qui t'est dû?

GRATIANO.

L'argent que t'a coûté l'argent qu'on t'a vendu,  
Regarde, il est là-bas, là derrière! Salue!

LORENZO.

Bien : il est en lieu sûr.

GRATIANO.

Et même en plus-value. *Messieurs*

SOLANIO.

Pour d'autres.

ACTE I.

LORENZO.

J'aurai mieux.

GRATIANO.

Que de l'or?

LORENZO.

Je m'entends.

GRATIANO.

Mieux que l'or, c'est l'amour?

LORENZO.

Tu brûles.

*(Les attirant avec mystère.)*

Il est temps

De vous ouvrir mon cœur et d'implorer votre aide.

SOLANIO.

Contre le juif?

LORENZO.

Un peu.

GRATIANO.

Bravo!

SOLANIO.

J'en suis.

SALARINO.

J'accède.

GRATIANO, regardant la maison de Shylock.

Si les murs sont en or, les barreaux sont en fer.

SOLANIO.

L'ange déchu veut donc escalader l'enfer?

LORENZO.

Non, le ciel.

SHYLOCK.

GRATIANO.  
Singulier chemin!

LORENZO.  
J'aime... Devine ..

Shylock?  
SALARINO.

J'ai deviné!  
GRATIANO.

SOLANIO.  
Sa fille?

LORENZO.  
La divine,

L'exquise, l'adorable enfant...  
GRATIANO.

Qu'il fabriqua,  
Le monstre, en quelque soir d'oubli.

LORENZO.  
Ma Jessica!

GRATIANO.  
La sienne! Où la vois-tu? Nulle part. A quelle heure?  
Jamais! Une maîtresse invisible, et qu'on pleure,  
Qu'on ne touche qu'en rêve et qu'on a quand on dort!  
Riche aubaine! Ta belle est dans un coffre-fort:  
Elle couche sous les verrous, comme Héloïse.

SOLANIO.  
Pauvre Abailard!

SALARINO.  
Elle est la nonne de Moïse:  
Pour monastère, elle a le couvent du Veau d'or.

GRATIANO.

J'ai toujours admiré ces amours de ténor  
Qui s'usent en chantant et vivent de romance:  
C'est bon pour s'exercer la voix, quand on commence,  
Entre neuf et douze ans: c'est très sain... Mais, plus tard,  
C'est défendu, c'est d'un paresseux, d'un bavard,  
Et tu fais honte à tes aïeux, à ta patrie,  
A ton siècle, à nous tous que ta vertu décrie,  
Au lion de Saint-Marc, très féroce et très doux,  
Qui veille sur Venise et qui n'est fier de nous  
Qu'à l'heure où nous faisons l'amour, ou des conquêtes.

LORENZO.

Soit. Mes intentions sont lassées d'être honnêtes:  
Du moins, elles le sont encor, mais autrement.

GRATIANO.

Dis.

LORENZO, les rassemblant autour de lui.

Pourrais-je compter sur votre dévouement  
Si j'enlevais ma chaste et craintive madone?

GRATIANO.

Toi? Tu n'as pas le sou!

LORENZO.

J'en aurai.

SOLANIO.

Qui t'en donne?

LORENZO.

Son père.

GRATIANO.

Ah!

SALARINO.

Oh!

SHYLOCK.

SOLANIO.

Parfait!

LORENZO.

Voici : j'emprunte au juif

La somme qu'il me faut pour l'écorcher tout vif :  
 J'offre une fête en son honneur; donc, je l'invite;  
 Donc, il paie : on le grise, et quand le vieux lévite  
 Roule sur les flacons en cuvant son souper, *avec des légumes*  
 Bonne nuit! je m'esquive, et je cours m'équiper,  
 Toujours avec son or, et vogue la gondole!  
 Jessica doit m'attendre au balcon.

SALARINO.

Elle est folle!

GRATIANO.

De lui.

SOLANIO.

Mais viendra-t-il, ton Shylock?

LORENZO.

Il irait

Jusques au plus profond de l'Enfer, sans regret,  
 S'il espérait, dînant chez son Seigneur le Diable,  
 Lui prêter au dessert cent ducats sous la table!

GRATIANO.

Vengeur des opprimés, restaurateur des lois,  
 Héros, viens sur mon cœur! C'est la première fois,  
 Depuis trente ans qu'il tond notre dos lanifère,  
 Que Shylock aura fait une mauvaise affaire!

SALARINO.

Une bouche de moins à nourrir, c'est tout gain!

SOLANIO.

Et toi, que vendras-tu pour lui donner du pain?

LORENZO.

Moi? Ma maison.

GRATIANO.

Tu n'en as plus.

LORENZO.

Eh bien, la tienne!

SOLANIO.

Nous épousons?

LORENZO.

Sans doute.

SALARINO.

Et tu la fais chrétienne?

Tu te fais juif?

GRATIANO.

C'est très douloureux à vingt ans.

SOLANIO.

On en meurt.

GRATIANO, regardant les lignes dans la main de Lorenzo.

Tu vendras la misère aux traitants;

Tu tiendras un comptoir sous l'auvent des terrasses;

Tu vieilliras! Enfin, plus tard, au fond des races,

Tes fils, nés dans la sainte horreur du crucifix,

Prêteront des ducats aux enfants de nos fils,

Et riches, bien pansus, bien pensants, forts des pincées,

Quand nous serons des gueux redeviendront des princes,

Princes de l'or qui doit régner sur l'univers

Dès qu'on n'aimera plus les femmes ni les vers!

(Antonio survenu aux premières paroles de Gratiano écoute et rit. Bassanio arrive, se dirige vers Antonio, et saluo amicalement de la main les jeunes gens qui se retirent.)

## SCÈNE II

ANTONIO, BASSANIO.

BASSANIO.

Je vous cherche partout, cousin.

ANTONIO.

Ceci m'honore ;

Est-ce déjà pour vos adieux ?

BASSANIO.

Non : pas encore.

ANTONIO.

Quand partez-vous ?

BASSANIO.

J'attends, je vais, je ne sais plus.

ANTONIO.

Ce voyage à Belmont ? Ces desseins résolus ?

BASSANIO.

Je n'ose plus vouloir et j'ai peur d'avoir honte :  
Je regarde les jours qui passent, je les compte,  
Et plus ils vont, hélas, plus je tremble.

ANTONIO.

Avoir peur,

Quand la joie et l'amour sont là !

BASSANIO.

C'est si trompeur,

La douce foi qu'on met dans les désirs qu'on berce :  
Désirs, berceaux du rêve et qu'un souffle renverse !

ANTONIO.

Mais si vous l'aimez toujours ?

BASSANIO.

Portia ! Pour jamais !

Quand elle m'apparut, je vis que je l'aimais  
Depuis les jours lointains où mon cœur vint à naître,  
Et que je la cherchais déjà sans la connaître.  
Mais elle ? Qui dira ce qui se passe au fond  
D'un cœur de femme ? Il fait ce que les oiseaux font,  
Une musique douce, et qui charme, et qui change.  
C'est un avril : son âme est un vol de mésange, *meine*  
Un bruit d'ailes qui glisse et fuit sans se poser...  
Un soir, elle appuya sa main sur mon baiser  
Et m'en garda rigueur une semaine entière.  
Elle est tendre et railleuse, aimante et presque altière, *bedimant*  
Incertaine, et furtive, et décevante, elle est  
Un rayon de soleil sous l'orage, un follet  
Qui danse dans la nuit ainsi qu'un lis de flamme,  
Elle est plus qu'une femme exquise, elle est la femme !

ANTONIO.

De quoi vous plaignez-vous ?

BASSANIO.

De moi, qui ne suis rien !

Un jour, elle me parle un peu plus qu'à son chien,  
Et je la sens si loin que je la crois absente ;  
Puis sa voix me sourit et se fait caressante :  
Alors, comme Lazare éveillé du linceul,  
Je me lève, j'approche, et je suis déjà seul.  
Sans fin, je meurs, je nais : par instants, il me semble  
Que nos êtres jamais ne vibreront ensemble ;  
Et par instants, sa main qui me fermait les cieux  
Les rouvre, et je m'enivre, et je lis dans ses yeux  
Qu'elle sait tous les noms dont mon culte la noîme,  
Et que son cœur de vierge a compris mon cœur d'homme !

ANTONIO.

Je ne vois en ceci que des pudeurs d'enfant,  
Un désir qui s'ignore, un vœu qui se défend :  
C'est à vous d'achever votre œuvre, et sa tendresse.

BASSANIO.

Son désir ! Portia n'en est point la maîtresse :  
Je ne peux rien sur lui, qui ne peut rien pour moi.

ANTONIO.

Mais...

BASSANIO.

Son père amassa les richesses d'un roi.  
C'était un gentilhomme austère, assez bizarre, *Rein!*  
Chez qui je vins avec le voyageur Pizarre ;  
Il me prit en estime et me retint chez lui.  
Il mourait : Portia, demeurant sans appui,  
Allait être une proie offerte à mille intrigues ;  
Lui qui redoutait moins les brigands que les brigues, *Rein!*  
Le hasard moins que l'homme, et l'esprit moins que l'or,  
Pensa fermer sa porte aux chercheurs de trésor  
Dont l'amour conjugal s'adresse aux héritières.  
Donc... Il prit trois coffrets, l'un d'or stellé de pierres,  
Un autre en argent fin, le troisième en plomb brut,  
Y mit, on ne sait quoi, les scella, puis mourut...

ANTONIO

• Eh bien ?

BASSANIO.

Il faut choisir, pénétrer sa pensée,  
Et le meilleur devin aura la fiancée.

ANTONIO.

Vous plaisantez ?

BASSANIO.

Plût-il à Dieu ! L'ordre est fatal !  
Dire que tout dépend d'un hasard, d'un métal,  
Stupide, inerte, et qui m'attend, qui me défie ;  
Et que je ne peux rien pour conquérir ma vie !  
Dire que tant d'amour n'est qu'un mythe impuissant,  
Et que moi, qui voudrais la payer de mon sang,  
Moi qui l'adore, moi, moi qu'elle aime peut-être,  
Je vais voir mon bonheur mourir avant de naître,  
Et que je vais tuer mon rêve avec un mot !

ANTONIO.

Réfléchissons...

BASSANIO.

Un lot ! Son père en fait un lot !  
Elle, qu'on saluerait en sœur parmi les anges !

ANTONIO.

Les sages ont parfois des sagesse étranges...

BASSANIO.

Le nôtre a tout prévu, hors l'amour. Il régla  
La pompe du concours et l'ordre du gala,  
En fixa le lieu, l'heure...

ANTONIO.

Et cette heure ?

BASSANIO.

Prochaine.

ANTONIO.

Partez !

BASSANIO.

Si je pouvais, au moins !

ANTONIO.

Qui vous enchaîne ?



SHYLOCK.

BASSANIO.

Tout.

ANTONIO.

Quoi?

BASSANIO.

Trop de fierté, de misère, et d'amour!  
 Je suis pauvre, et parmi ces rivaux, gens de cour,  
 Éblouis par son or, éblouis par sa grâce,  
 Éblouissants par leur fortune ou par leur race,  
 Princes présomptueux non moins que présomptifs,  
 Parmi ces demi-rois, infants, ducs ou schérifs  
 Venus des quatre coins du monde, que serais-je  
 Si je vais seul, tout seul, sans pompe, sans cortège,  
 Comme un valet perdu dans la foule des gens?  
 Quelqu'un rirait de moi devant elle!

ANTONIO.

Indigents,  
 Les hommes ne le sont que si nul ne les aime :  
 Pensez à votre ami.

BASSANIO.

Vous êtes bon.

ANTONIO.

Moi-même,

Si j'étais en souci, je compterais sur vous.

BASSANIO.

Songez-vous donc?

ANTONIO.

J'y songe, et songer m'est fort doux

BASSANIO.

Je n'ose, je n'osais vous dire....

ACTE I.

ANTONIO.

Est-elle blonde?

BASSANIO.

Je craignais en parlant...

ANTONIO.

Venez ça, qu'on vous gronde,  
 Mauvais cœur, qui cherchez des phrases pour mon cœur!  
 Si j'en prenais rancune et vous tenais rigueur?  
 Ami! Tous les trésors du monde, une misère!  
 Valent-ils cette main loyale que l'on serre  
 Et l'abandon d'une âme à qui l'on s'est donné?  
 Le plus riche des deux n'est que le frère aîné.  
 Le seul bienfait de l'or, c'est que l'or se partage :  
 L'ami qui laisse un peu de son cœur en otage  
 Peut tout prendre, et qu'il sache, en y venant puiser,  
 Qu'il m'aura trop payé, me payant d'un baiser.

(Ils s'embrassent.)

BASSANIO.

Antonio!

ANTONIO.

La mer a toute ma richesse :  
 Emprunte sur mon nom, les juifs feront largesse.  
 Prends, et sois magnifique! On t'accorde...

BASSANIO.

Huit jours.

ANTONIO.

Pour ta suite, pour ton vaisseau, pour tes atours, *Quinty*  
 Mets les marchands à sac et la ville au pillage,  
 Et va-t'en, beau Jason d'amour, et bon voyage!

BASSANIO.

Pussions-nous être deux pour vous dire merci!

SHYLOCK.

ANTONIO.

Espère, et hâte-toi!

BASSANIO.

J'entre là?

(Il désigne du doigt la maison de Shylock. Antonio lève les épaules en signe de résignation, puis, montrant l'église.)

ANTONIO.

J'entre ici.

(Ils se séparent. Bassanio se retourne vers Antonio qui monte les marches.)

BASSANIO.

Ah oui, vous aurez fait le bonheur de ma vie!

ANTONIO.

Elle ou moi, qui des deux?

BASSANIO.

Vous raillez?

ANTONIO.

Je t'envie!

(Antonio entre dans l'église. Bassanio sonne à la porte de Shylock. Lancelot vient ouvrir et le fait entrer. A ce moment, Lorenzo, Gratiano, Solanio, reviennent : Lancelot fait des signes à Lorenzo.)

## SCÈNE III

LORENZO, GRATIANO, SOLANIO, LANCELOT.

GRATIANO.

Viens-nous-en.

LORENZO.

Je voudrais pourtant l'apercevoir...

LANCELOT, à Lorenzo.

J'ai pour vous...

ACTE I.

LORENZO.

Donne!

LANCELOT.

Un mot...

LORENZO.

Vite!

LANCELOT, cherchant dans ses poches.

Je crois l'avoir,

L'avoir... perdu.

LORENZO.

Maraud!

LANCELOT.

J'ai beau faire le compte  
De mes poches... Deux, trois... Ce qu'on vous y raconte,  
Vous le savez depuis le temps qu'on vous l'écrit...  
Quatre... cinq... c'est perdu... six... Ouvrez-moi l'esprit,  
J'aurai peut-être encore une septième poche.

(Lorenzo lui donne une pièce de monnaie.)

Parbleu! Je le disais, il est dans ma sacoche. *Jessica*  
(Il remet la lettre.)

GRATIANO.

Ah, les lettres d'amour, on les paie!

SOLANIO.

Et d'un prix!

GRATIANO.

Presque aussi cher que les romans plus mal écrits.

LORENZO, contemplant la lettre.

Jessica! Je la vois qui rêve... Son front penche,  
Et sa main blanche court sur la page moins blanche.  
(Lorenzo s'éloigne pour lire.)

SHYLOCK.

SOLANIO, à Gratiano.

C'est vrai? Tu pars aussi?

GRATIANO.

Pour Belmont.

SALARINO.

C'est très loin.

SOLANIO.

Tu suis Bassanio?

SALARINO.

Tu lui sers de témoin?

GRATIANO.

J'y vais pour moi... Belmont, le jardin de la terre!  
 J'aime! Pourquoi d'ailleurs en ferais-je mystère?  
 Quand il vit Portia, l'univers s'effaça :  
 J'effaçai l'univers, quand je vis Nérissa.

SOLANIO.

Nérissa, sa suivante?

GRATIANO.

Ou plutôt son amie.

SOLANIO.

Encore un mariage! Ah, c'est l'épidémie!

LORENZO.

Nous irons vous rejoindre! Elle vient, comprends-tu?  
 Elle vient!

LANCELOT.

Moi, je reste et je serai battu.

LORENZO.

Suis-nous!

LANCELOT, baisant la main de Lorenzo.

Maître!

LORENZO.

Elle aura des vêtements de page.

GRATIANO.

Pour l'amour, rien n'est vieux quand on est jeune.

LORENZO.

En gage.

Elle veut emporter de l'or et des bijoux :

Ça me chiffonne un peu, pour la morale... Et vous?

GRATIANO.

Heu!

SOLANIO.

Heu!

LANCELOT:

Heu!

SOLANIO.

C'est la dot.

LANCELOT.

Je porte.

GRATIANO.

Que diantre,

L'argent qu'on vole aux juifs c'est de l'argent qui rentre!

(Ils sortent. Lancelot va rentrer chez son maître, mais se sauve en apercevant la porte qui s'ouvre.)

## SCÈNE IV

SHYLOCK et BASSANIO.

SHYLOCK.

Trois mille ducats... Bien...

SHYLOCK.

BASSANIO.

Oui, Shylock, pour un mois

SHYLOCK.

Fort bien... Vous disiez donc, combien de mille ?

BASSANIO.

Trois.

SHYLOCK.

Fort bien. Trois mille, un mois...

BASSANIO.

Ainsi ?

SHYLOCK.

La somme est forte.

BASSANIO.

Comme je vous l'ai dit, Antonio se porte  
Caution.

SHYLOCK.

Bien.

BASSANIO.

Il signe un billet.

SHYLOCK.

C'est fort bien.

Un bon billet...

BASSANIO.

J'aurai mon argent ?

SHYLOCK.

Hé ! le mien...

BASSANIO.

Soit.

SHYLOCK.

Trois mille ducats ? Pour un mois ? A mon âge !...  
Ne m'avez-vous pas dit qu'Antonio s'engage ?

BASSANIO.

Oui.

SHYLOCK.

Bien, Antonio, je l'avoue, est fort bon.

BASSANIO.

L'avez-vous entendu contester ?

SHYLOCK.

Non, non, non !

Quand je dis qu'il est bon, je dis qu'il est solvable.  
Mais ces fortunes-là, c'est bâti sur le sable.

Belle façade ! Et c'est si vite démoli !

Des vaisseaux... Un grand navire en mer pour Tripoli,

Un navire au Mexique, un navire à la Sonde,

Un autre en Angleterre, et d'autres... par le monde !

Il est solvable. Bien. Mais songez donc ! Un mois !

Les marins, c'est des gens, les vaisseaux, c'est du bois.

Ça va, ça flotte, et puis, un coup de vent... Personne !

Eh, mon cher, quand on est commerçant, on raisonne.

Et les pirates ! Moi, j'ai mon argent chez moi,

J'ai des verrous, j'ai des grillages, j'ai la loi,

Et ce n'est pas le vent qui forcera ma porte !

Et les écueils ! Songez un peu ! La somme est forte.

Pourtant l'homme est, dit-on, solvable, et je pourrais...

BASSANIO.

Oh, sans crainte !

SHYLOCK.

On s'instruit d'abord, on donne après.

— Antonio, je peux lui parler ?

SHYLOCK

BASSANIO.

Comme aux autres.

SHYLOCK.

Bien.

BASSANIO.

Signons en soupant... Car vous êtes des nôtres ?

SHYLOCK.

Non certes ! Pour manger du porc, de l'animal  
Où votre Christ a fait entrer l'esprit du mal !  
Vous prêter mon argent, et vous le vendre, voire  
A crédit, je veux bien... Je veux bien... Mais le boire  
Avec vous, le manger avec vous, grand merci !  
Rien avec vous... Chacun chez soi... Qui vient ici ?

BASSANIO.

C'est maître Antonio.

(Antonio paraît. Bassanio le rejoint.)

SCÈNE V

SHYLOCK, BASSANIO, ANTONIO.

(Antonio et Bassanio causent à voix basse.)

SHYLOCK, à part.

Publicain hypocrite !

Je le hais, ce chrétien, presque autant qu'il mérite.  
Ne s'avise-t-il pas de donner son argent,  
Gratuit, sans intérêt, et de trouver méchant  
Qu'on tire un bon profit des sommes que l'on prête ?  
Il fait baisser le taux de l'usure ! Il me traite  
De coquin, de voleur, de juif, de... d'usurier !  
S'il tombait sous ma main, il aurait beau crier,

Celui-là ! Tu crierais trop tard, chien ! Ma vengeance  
Me vengerait du coup de toute ton engeance. *Lipp-wah!*

BASSANIO.

Shylock, entendez-vous ?

SHYLOCK.

Je faisais mon total.

Je crains bien de ne pas avoir ce capital.  
Trois mille ducats ? Non... N'importe : un galant homme  
De ma tribu, Tubal, me fournira la somme...  
Mais pardon... Pour combien de jours ?

(Feignant de n'avoir pas vu Antonio.)

Que le bonheur

Vous garde ! Je causais tantôt de Votre Honneur,  
De sa bonté...

ANTONIO.

Shylock, tu connais ma coutume,  
Le prêt, comme l'emprunt, sans intérêt.

SHYLOCK.

J'écume !

ANTONIO.

J'y veux, pour mon ami, déroger dans ce cas.  
Vous avez dit le chiffre ?

SHYLOCK.

Oui, deux mille ducats.

BASSANIO.

Trois mille.

ANTONIO.

Pour un mois.

SHYLOCK.

J'oubliais... Ma mémoire...  
Dont, un billet de vous... Mais, voyons, faut-il croire

Ce qu'on dit? Vous avez des principes très lourds :  
Le prêt, comme l'emprunt, sans intérêt?

ANTONIO.

Toujours.

SHYLOCK.

Pourtant, Jacob, un saint parmi l'espèce humaine...

ANTONIO.

Il prêtait à la grande et petite semaine? *auj. l'usurier*

SHYLOCK.

Non, mais presque... Il menait les troupeaux dans les prés,  
Pour tout salaire, ayant les agneaux bigarrés.  
Quand il vit les brebis qui faisaient les coquettes  
Près des boucs, il tailla de petites baguettes,  
Les couvrant de dessins, les pelant par endroit,  
Et les planta devant les coureuses, tout droit!  
Elles regardaient ça, les douces brebis blanches,  
Et faisaient des agneaux rayés comme les branches...  
Ah! ah! Jacob fut riche, et Jacob est très grand.  
Mes brebis sont en or : j'accouche au marc le franc...  
Voilà. Tout gain est bon.

ANTONIO.

Passe!

SHYLOCK.

Eh!... La somme est ronde!

Écoutez donc, souvent, là, devant tout le monde,  
Vous m'avez insulté tant que vous avez pu.  
Je le souffrais : souffrir, c'est fait pour ma tribu;  
Pourquoi non? Moi, l'exil; vous, le nombre: on m'opprime...  
Mes gains, c'était du vol, et mes labours, du crime!  
Quand je passais devant Vos Grandeurs, moi, chétif,  
On crachait sur ma barbe et sur mon caban juif!

« Shylock, un chien! Le vil Shylock! Son vil commerce! »

Puis, un jour, la barricade est bonne à mettre en perce. *Bohner* *fo*  
« Beau Shylock, mon ami, donne-nous ton argent... »

— Un chien n'a pas d'argent!... » Oui-dà, l'homme est c  
Hier, le coup de pied, aujourd'hui, la caresse.

Vous voulez des ducats, messeigneurs? Rien ne presse!

Faut-il m'humilier et vous lécher la main?

« On te battait hier, on te battra demain! »

— C'est fort bien fait! J'approuve! Excusez! Je vous offre  
Les écus les plus neufs que j'aurai dans mon coffre.

ANTONIO.

Soit, je t'ai malmené! Je le ferais encor.

On ne veut pas ta main, mais ton or, pour de l'or;

On ne propose pas la paix, mais une affaire :

Je garde, et veux garder mon droit d'être sévère,

Aussi bien avec toi qu'avec tous tes pareils.

Traitons, puis, si je manque au traité, les Conseils!

Et la rigueur des lois, c'est moi qui la réclame!

SHYLOCK.

Las, vous vous emportez, monseigneur... Quelle flamme!

Moi, qui pensais vous être utile, et, par surcroît,

Prouver que ce Shylock vaut mieux que l'on ne croit...

J'étais fier de vous rendre un tout petit service,

Et voulais vous prêter cet or, sans bénéfice,

Sans intérêt...

ANTONIO.

changeant!

Vraiment, Shylock?

SHYLOCK.

Vous en doutez?

Signez-moi le billet, pour les formalités,

Car en vous, Dieu le sait, j'ai toute confiance...

Si vous ne payez pas au jour de l'échéance,

Vous me devrez... voyons?

SHYLOCK.

ANTONIO.

Deux cents ducats.

SHYLOCK.

Non, vrai!

Vous devrez... Quoi?... Cherchons... Pour rire... Je prendrai.  
Une livre de chair sous votre tétou gauche.

ANTONIO.

J'y consens.

SHYLOCK.

On dira que Shylock se débauche!

BASSANIO.

Vous ne signerez pas un tel billet pour moi!  
J'aime mieux renoncer à tout espoir...

SHYLOCK.

Eh quoi!

Vous suspectez encor ma pauvre conscience?  
O mon père Abraham, vois notre patience  
Et comme les chrétiens en usent pour tes fils!  
Quand au lieu d'une livre il m'en léguerait dix,  
Quel festin, s'il vous plaît, nous fera sa viande?  
Elle coûte? Nommez un boucher qui la vende?  
La livre d'électeur vaut la livre de porc?  
Dites... Allez, monsieur, c'est mal, vous avez tort  
Je tâche à le servir pour rentrer dans sa grâce:  
S'il accepte, c'est bien, s'il refuse, je passe,  
Mais ne m'outragez pas jusque dans ma bonté.

ANTONIO.

Le billet sera fait.

SHYLOCK.

L'argent sera compté.

ANTONIO.

Nous signerons ce soir.

BASSANIO.

Au souper?

SHYLOCK.

Soit!

(Il se dirige vers sa maison.)

ANTONIO.

Venise

Verra que Dieu nous garde et qu'un gueux s'humanise!

BASSANIO.

J'ai moins peur des coquins que de leurs beaux discours.

ANTONIO.

Calmez-vous, mes vaisseaux rentreront dans vingt jours.  
(Ils sortent.)

SCÈNE VI

SHYLOCK, puis LANCELOT, puis JESSICA.

(Au moment où Shylock s'arrête sous la fenêtre, Lancelot le rejoint sans bruit et se tient derrière lui.)

SHYLOCK, sous la fenêtre de Jessica, frappe dans ses mains.

Jessica!

LANCELOT, l'imitant.

Jessica! Jessi...

SHYLOCK, se retournant.

Vas-tu te taire?

LANCELOT.

Vous prétendez toujours que je ne sais rien faire.

SHYLOCK.

JESSICA, à sa fenêtre.

Vous m'appellez, mon père?

SHYLOCK.

Oui, je soupe dehors.

JESSICA, avec joie.

Ah!

SHYLOCK.

Tu dis?

JESSICA.

Rien.

LANCELOT.

Rien.

SHYLOCK, à Lancelot.

Paix!

(A Jessica.)

Ferme la porte, et dors.

JESSICA.

Oui, mon père.

SHYLOCK, tendant à Jessica les clefs que prend Lancelot.

Voici les clefs : ferme et verrouille.

JESSICA.

Oui, mon père.

SHYLOCK.

Attends bien que la marmite bouille,  
Et mets-moi mon manger de côté pour demain.

JESSICA.

Oui, mon père.

SHYLOCK.

Pourquoi vais-je chez ce gamin?  
Il me flatte, il me hait. Alors, j'irai par haine,  
Pour boire les ducats qu'il verse à la douzaine.J'engloutirai!... Je suis inquiet. Je rêvais,  
Hier, de sacs d'argent : mauvais signe.

LANCELOT.

Mauvais.

SHYLOCK, à Lancelot.

Silence!

(A Jessica.)

Ferme tout! Et s'il passait des masques,  
N'ouvre pas ton volet pour regarder les frasques  
De ces fous de chrétiens qui mènent méchant bruit  
Plus que bonne besogne, et font courir, la nuit,  
Des paillardes qu'on voit se travestir en pages...

JESSICA.

Non, mon père...

SHYLOCK.

Il ne sied d'entendre ces tapages  
Dans l'austère maison des serviteurs de Dieu.  
Je m'en vais.

(Il s'éloigne, puis revient brusquement.)

Jessica!

JESSICA, reparaisant à la fenêtre.

Père?

SHYLOCK.

Prends garde au feu.

(Il s'en va. Lancelot rentre après avoir regardé ironiquement Shylock qui s'éloigne.)

RIDEAU.



## DEUXIÈME TABLEAU

La nuit, sur le canal; clair de lune. Au fond, la façade de la maison de Shylock. A gauche, un pont. Des gondoles traversent la scène.

### SCÈNE PREMIÈRE

JESSICA seule, puis LANCELOT.

(Une voix chante dans le lointain et se rapproche.)

Oh, les filles! Venez, les filles aux voix douces!  
C'est l'heure d'oublier l'orgueil et les vertus,  
Et nous regarderons éclore dans les mousses  
La fleur des baisers défendus.

Les baisers défendus, c'est Dieu qui les ordonne.  
Oh, les filles! Il fait le printemps pour les nids,  
Il fait votre beauté pour qu'elle nous soit bonne,  
Nos désirs pour qu'ils soient unis.

Oh, les filles! Vos cœurs vont mourir dans les jeûnes;  
Vos seins sont de beaux fruits promis aux beaux péchés  
Puisqu'il faudra mourir et que vous êtes jeunes,  
Cueillez les pêches aux pêcheurs.

Oh, filles! Hors l'amour, rien n'est bon sur la terre  
Et depuis les soirs d'or jusqu'aux matins rosés  
Les morts ne sont jaloux, dans leur paix solitaire,  
Que du murmure des baisers.

JESSICA, enveloppée d'un grand manteau sombre qui la cache, est, pendant la romance, debout contre une colonne de la terrasse. Elle réfléchit.

Fuirai-je? Resterai-je? Il va venir... Viens vite!  
Je sais que je fuirai, mais n'importe : j'hésite.  
C'est si bon d'hésiter quand ça ne sert à rien...  
Je m'étonne. Je dois le haïr, lui, chrétien :  
Il entre, il me regarde en passant, il me frôle, *oh c'est fin*  
Je ne le connais pas, et je l'aime : c'est drôle.  
Il m'appelle, j'accours; il dit : « Viens. » J'y rêvais,  
Je n'ai qu'un père. — « Adieu, mon père, je m'en vais,  
Vous n'avez plus de fille et je n'ai plus de père. »  
Lancelot dit que c'est le printemps, qu'il opère...  
Le printemps?... Si j'avais des remords! Non... C'est doux...  
— Je m'en veux aller prendre encor quelques bijoux.  
(Au moment où elle rentre dans la maison, elle rencontre Lancelot qui sort.)

LANCELOT, la ramenant.

Mademoiselle, eh bien, c'est ce soir qu'on se damne?

JESSICA.

Tu nous suis?

LANCELOT.

Jè vous porte au besoin : à dos d'âne.  
Mais c'est un gros péché que vous perpétrez là.

JESSICA. *hystérie*

Prendre un époux?

LANCELOT.

Époux?

JESSICA.

Rébecca se voila  
Quand un homme inconnu l'aborda vers la source :  
Je me voilerai donc.

LANCELOT.

Rébecca prit sa course,

De nuit, en barque, en page, et fleurant le jasmin,  
L'œil dans une moustache et le cœur sous la main,  
Sans tirer les salem usités sur l'Euphrate  
A l'auteur de ses jours, de ses nuits, fille ingrate!

JESSICA.

Tu me conseillerais de rester?

LANCELOT.

Certes... non!

Car, si vous demeurez, vierge, en ce cabanon, *Proch.*  
Dieu vous damne, du fait de monsieur votre père :  
Bible, droit d'héritage. Ou si, comme j'espère,  
Vore mère défunte a commis quelque erreur...

JESSICA.

Oh!

LANCELOT.

C'est sur vous aussi que l'ange, en sa fureur,  
Poursuivra le paiement des dettes maternelles.  
Donc, puisqu'on vous réserve aux flammes éternelles,  
Que vous ne pouvez rien pour vous ni sur la loi,  
Le meilleur est encor de se damner pour soi :  
Une damnation sympathique, amusante,  
Facile à conquérir, la meilleure... Présente,  
L'heure est à vous; future, elle est au ciel; maudits,  
Dieu vous promet l'Enfer, prenez le Paradis :  
C'est autant de gagné. Voilà. Je suis un sage.

JESSICA.

Je deviendrai chrétienne.

LANCELOT.

Oh, dans le paysage,  
Vous ne serez pas mieux ce jour-là qu'aujourd'hui.  
L'amour...

(Jessica hausse les épaules avec impatience, et rentre dans la maison. Lancelot reste seul.)

Je vois très clair dans les devoirs d'autrui ;  
Mais, dans les miens...

(Il vient occuper la place que tenait Jessica et médite.)

Fuirai-je, ou resterai-je? Énigme!

Conscience! Ta voix est comme un horborogme *Blàhemy*  
Dont je ne comprends pas exactement les sons.

Le démon dit : « Mon gars, trotte et déguerpiissons. *et au lieu de*  
Mon petit Lancelot, va-t'en. » — L'ange riposte : *maiden*

« Honnête Lancelot, mon fils, reste à ton poste. »

Le démon : « Hop ! Prends ton courage et tes paquets,  
De très nobles seigneurs t'attendent sur les quais :

*le laissez.* Léseras-tu leurs vœux ? » — « Laisseras-tu ton maître ?

— Bouge ! — Ne bouge pas ! — Es-tu juif ? — Es-tu traître  
Ma pauvre âme se pend au cou de mon honneur.

— « Ton démon est un gueux. — Ton ange un flagorneur ! » *je me suis*  
— Merci, monsieur Satan ; merci, monsieur mon ange. *Blàhemy*

Je vous sais gré. Mais plus vous parlez, plus je change.  
Si j'obéis à Dieu, je reste chez le juif,

Un diable roux, que Dieu brûlera mort ou vif.

Oui, mais quitter ce diable est me donner au diable !

De l'enfer tout autour ! Effroyable ! Effroyable !

Ah, que le gouffre est sombre, où se cache un devoir,  
Et quel œil est assez éclairé pour le voir ?

(Il médite quelques instants en silence; puis entendant des voix, se sauve dans la maison.)

Des gens... Je m'évapore!... *et s'efface*

## SCÈNE II

GRATIANO, SALARINO, SOLANIO, puis LORENZO.

(La gondole des trois premiers apparaît sous le pont et s'approche de la terrasse.)

SALARINO.

Il devait nous attendre.

SHYLOCK.

SOLANIO.

Je crois que les témoins ont devancé le gendre.

GRATIANO.

Un amant en retard !

SALARINO.

Et pourtant, ô Vénus,

Tes pigeons, pour voler vers les nids inconnus,  
Ont l'âme plus joyeuse et l'aile plus légère...

SOLANIO.

Que pour y retourner ? Le désir, c'est l'enchère ;  
Nous tuons notre rêve à le réaliser.

GRATIANO.

J'ai soupé : j'aime moins un perdreau qu'un baiser.

J'ai prouvé : j'aime mieux un perdreau qu'une blonde.

SOLANIO.

Notre esprit est un champ que tout espoir féconde :  
Évoquer, c'est pouvoir ; poursuivre, c'est tenir ;  
Mais toucher à son but, c'est presque en revenir.

GRATIANO.

Profond

SOLANIO.

Ah, qu'il ressemble au bel enfant prodigue,  
Le vaisseau pavoisé qui part, franchit la digue,  
Pressé, bercé, baisé par la brise d'amour !  
Qu'il ressemble à l'enfant prodigue, à son retour,  
Vide, sans vœux, les flancs troués, la voile morte,  
Et chassé par le vent d'amour qui le rapporte...

GRATIANO.

Par Saint-Marc, nous allons philosopher !

(La gondole de Lorenzo survient par la droite.)

LORENZO.

Pardon :

Des affaires m'ont pris. J'arrive...

SALARINO.

Passé donc !

LORENZO.

Quand tu voudras plus tard être voleur d'épouse,  
Use de moi !

SOLANIO.

Prends garde, imprudent, j'en veux douze !

LORENZO.

Si mon noble beau-père exhibait son musée ?  
(Il descend sur la terrasse de Shylock.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, puis JESSICA et LANCELOT.

LORENZO, frappant dans ses mains devant la porte

Ouvrez !

JESSICA, de l'intérieur.

Qui vient ?

LORENZO.

C'est moi.

JESSICA, toujours invisible.

Votre nom ?

LORENZO.

Lorenzo.

JESSICA, sans ouvrir encore.

Qui ?

LORENZO.

Lorenzo.

JESSICA, sortant de la maison.

Je sais; mais je voulais l'entendre :  
Ton nom, pour mon oreille, est si doux et si tendre,  
Et nul ne le dit plus dès que l'on s'est quitté...

LORENZO.

Chère amour !

JESSICA.

Vous m'aimez ?

LORENZO.

Pour une éternité,  
Et j'en prends à témoin le ciel, comme ton âme !

JESSICA.

Ce que je fais est mal, pourtant, et je m'en blâme :  
J'ai honte, et je rougis de ce déguisement ;  
Mais l'amour, n'est-ce pas, est aveugle, et l'amant  
Ne voit rien des péchés qu'on commet pour lui plaire.  
Lorenzo...

LORENZO.

Je voudrais que la nuit fût plus claire !

JESSICA.

Pour mieux voir ma rougeur ?

LORENZO.

Pour mieux voir ta beauté.

GRATIANO, s'approchant avec Solanio et Salarino.

Une juive, non pas, une divinité !

JESSICA, les saluant.

Seigneurs...

(A Lorenzo.)

Regardez-moi... Bien sûr ? Je suis gentille ?

Tiens, j'ai des diamants à tous mes doigts... ça brille !  
C'est donc vrai ? Nous partons ? Mon amant ! Mon époux !  
... Je m'en veux aller prendre encor quelques bijoux !

LORENZO, la retenant

Reste !

JESSICA.

Vois ma cassette...

LORENZO.

Ah ! — Passez la première.

(Elle descend dans la gondole. Lorenzo, donnant la torche à Lancelot.)  
Prends ceci...

LANCELOT.

Moi ! C'est moi qui tiendrai... la lumière.

JESSICA.

Par grâce, mon seigneur, écartez ce flambeau.

LORENZO, dans la gondole.

Tu ne comprends donc pas que le ciel est plus beau,  
Quand ta face, pareille à Phœbé, l'illumine ?

LANCELOT.

Voilà, nous enlevons la mineure, et la mine !  
Adieu, maison !

LORENZO, saluant Gratiano et Solanio.

Adieu, messieurs !

(La gondole s'éloigne et disparaît. — Gratiano, Salarino et Solanio, restés  
seuls, remontent vers le pont.)

## SCÈNE IV

(Au moment où Gratiano, Salarino et Solanio s'éloignent, ils aperçoivent  
Shylock et s'écartent pour lui laisser passage sans être vus.)

SHYLOCK seul, puis MASQUES, hommes et femmes.

SHYLOCK.

Par Jéhovah !

Quelles gens! On m'invite, et puis chacun s'en va.  
Ils m'ont laissé tout seul avec des demoiselles...  
J'ai cru qu'elles allaient m'emprisonner chez elles!  
Louche! J'ai mon billet, et s'il survient malheur...

(A la porte.)

Hein? La porte est ouverte! Au voleur! Au voleur!  
Non! Si l'on n'a rien pris, n'en donnons pas l'idée...  
Je n'ose entrer. Portail ouvert, maison vidée...

(Criant.)

Jessica! Lancelot!... Personne? A l'assassin!  
Ma fille, où tes bourreaux ont-ils mis leur larcin?  
Rends-moi mon or, que tu n'as pas su me défendre!

(Il entre et parle à l'intérieur.)

Partie?... Oh!... Mes bijoux! Et j'aurais pu les vendre!  
Enfui avec tous mes bijoux! Fille de chien!  
Bien sûr, elle a suivi quelque infâme chrétien!  
Et mes ducats? Un sac! Deux sacs! L'or de mes veines!  
Tant de ducats que j'ai payés de tant de peines!

(Il crie de la fenêtre.)

Arrêtez-les! Ma fille a pris deux sacs pleins d'or!  
(Des hommes et des femmes masqués arrivent par le pont et les quais.)

Je veux ma fille et mes ducats... Par Belphégor!  
Elle n'est pas ma fille!

(Il quitte la fenêtre.)

Elle n'est pas ma fille,  
Elle saurait que l'or reste dans la famille!  
Sa mère aura fauté.

(A la porte.)

Mes ducats!

LA FOULE.

Jessica!

Ses ducats! Shylock a des ducats qu'extorqua *al prigionieri*.  
Jessica! Rendez-lui sa fille!

SHYLOCK.

Enfants de lices! *figli di...*

LA FOULE.

Jessica! Ses ducats!

SHYLOCK.

Vous êtes tous complices,  
Vous les avez aidés et vous serez pendus!

UNE FEMME.

Vilain, ôte ton masque!

UNE AUTRE.

Ohé! ducats perdus!

UN HOMME.

On a volé son os au chien, garde qu'il morde!

SHYLOCK, au milieu des rires.

J'irai trouver le doge!

UN HOMME.

Il t'offrira ta corde!

SHYLOCK.

Justice!

UN HOMME.

Tu l'auras au pilori!

SHYLOCK.

Les gueux!

Nous verrons si la loi n'est pas plus forte qu'eux!

(Il se retire et revient brusquement sur ses pas pour fermer la porte.)

La fille, soit... L'or, non! non!

LA FOULE.

Rendez l'ingénue!

SHYLOCK.

Quand on vole une fille, on la prend toute nue!

(La foule le poursuit de rires et de cris.)

(Il sort.)

RIDEAU.

## ACTE DEUXIÈME

### PREMIER TABLEAU

*Belmont, chez Portia. Sa chambre avec large fenêtre ouverte sur le parc; à l'horizon, des montagnes.*

#### SCÈNE PREMIÈRE

PORTIA, NÉRISSE.

PORTIA.

Bien vrai ! Mon petit corps est las de ce grand monde !

NÉRISSE.

Pleuvent sur moi les maux dont le ciel vous inonde !

PORTIA.

Ferais-tu ton bonheur des tourments entassés ? *un fol espoir*

NÉRISSE.

Ce dont vous avez trop, si j'en avais assez...

PORTIA.

Et que te faudrait-il ?

ACTE II.

43

NÉRISSE.

*Kammermädchen*

Vous avoir pour soubrette ;

Mais, voilà, Dieu bénit les gens à l'avenglette. *Blindlinge*  
Et ceux qu'il a bénis ne sont jamais contents.

PORTIA, soupirant.

Ah !

NÉRISSE.

Que je vous plaindrais, si j'en avais le temps !  
Jeune comme un matin, belle comme une fée,  
Riche comme une reine...

PORTIA.

Horriblement coiffée !

NÉRISSE.

Eh bien, soit, je vous plains, pour vous faire plaisir !  
— Tous les bonheurs offerts et n'avoir qu'à choisir,  
Être adorée, ainsi qu'une sainte à l'église,  
Ne pas former un vœu qu'il ne se réalise,  
Avoir tout, sur la terre, avoir tout, excepté  
L'espoir de désirer en vain : atrocité !  
C'est un supplice affreux, j'en conviens, et j'en tremble...  
Et tenez, nous allons le partager ensemble !

PORTIA.

Tu parles comme un livre et c'est bien ennuyeux.

NÉRISSE.

J'ai raison.

PORTIA.

La raison, ça sert quand on est vieux ;  
Je suis jeune, et mon cœur bondit sous ses entraves. *Spannweite*

NÉRISSE.

Vous, sans tutelle, et libre ?

PORTIA.

Esclave des esclaves !  
On m'envie... Oui, de l'or, des palais, des bijoux,  
Et je n'ai pas le droit de choisir mon époux,  
Le droit qu'ont les enfants des pauvres... On m'envie!  
J'appartiens au hasard, moi, mon âme et ma vie.  
Jetez les dés! Jouez mon cœur! Voilà l'enjeu!

NÉRISSE.

Feu votre père était un sage devant Dieu :  
Sa volonté suprême, il l'avait bien mûrie...

PORTIA.

Nérissa, tu mettrais ta fille en loterie?

NÉRISSE.

Madame, croyez-moi, je n'en sais pas bien long :  
Mais dans ces trois coffrets, d'or, d'argent et de plomb,  
Parmi lesquels il faut choisir pour qu'on vous gagne,  
Je vois...

PORTIA.

Tu vois?

NÉRISSE.

Il veut vous donner pour compagne  
A celui que, vivant, il eût choisi pour vous.  
— Aimeriez-vous quelqu'un d'entre eux?

PORTIA.

Je les hais tous!

NÉRISSE.

Le beau Napolitain?

PORTIA.

Ciel! Un pot de pommade!  
Un fleuve de parfums autour d'un homme fade :  
Il sent le musc, l'œillet, la rose et le cheval;  
Et faute de parler, il crie... Un carnaval!

NÉRISSE.

Le comte palatin?

PORTIA.

Allemand d'Allemagne!

L'ogre! Il est toujours prêt à partir en campagne,  
Et montre des biceps jusque dans ses sourcils;  
Il écoute en grognant les plus joyeux récits;  
Il est le trouble-fête et le gâte-folie;  
Il a l'air de me dire, à moi, molle Italie :  
— « Es-tu mienne? Viens-tu? Mets tes bottes! Partons. »  
Il pourrait le crier encor sur tous les tons  
Sans décider ma joie à suivre sa tristesse.

NÉRISSE.

Fort bien. Vous préférez sans doute. Sa Hautesse  
Le très noble seigneur français, Monsieur... Lebon?

PORTIA.

Plus noble que la reine et plus vieux que Bourbon!  
Son père était marchand et son fils sera comte :  
Il parle, rit, dégaine, et protège, et raconte  
Les voyages de gens qui n'ont pas voyagé;  
Il saute comme un singe et siffle comme un geai.  
Il a tout vu, tout fait, il est tout, fors lui-même.

NÉRISSE.

Et l'Anglais Fauconbridge?

PORTIA.

O face de carême,  
Qu'on rencontre, jetant au seuil de nos palais,  
Les rauques aboiements de son jargon anglais!  
Il me parle sa langue, à moi qui n'entends goutte.  
Hier, cet éternel balayeur de grand'route,  
Galant, avec des mots parfumés de vieux rhum,  
M'a montré des cailloux qu'il a pris au Forum!

SHYLOCK.

NÉRISSE.

Et le lord écossais?

PORTIA.

Finance, double taxe!

NÉRISSE.

Et cet autre Allemand, neveu du duc de Saxe?

PORTIA.

Répugnant le matin, alors qu'il n'a rien bu,  
Plus répugnant le soir, sitôt qu'il est repu.  
Boire et dormir : il va de son broc à son somme.  
Dans ses meilleurs moments, c'est un peu moins qu'un homme,  
Mais quand il est mauvais, c'est un peu plus qu'un loup.

NÉRISSE.

S'il vous gagne, pourtant! Vous refusez?

PORTIA.

Beaucoup!

Plutôt que dans son lit, je couche dans ma bière!  
Aussi, par sûreté, prends un grand pot de bière,  
Et dresse-le sur l'un des deux coffrets perdants;  
Il le prendra, dùt-il voir le diable dedans :  
Ce qui nous privera d'adorer une éponge!

NÉRISSE.

Eh bien, je veux calmer le souci qui vous ronge :  
Vos prétendants, blessés d'encourir un hasard,  
Ont, d'un commun accord, décidé...

PORTIA.

Leur départ?

Ils s'en vont! Bon voyage, et que Dieu les parsème!  
Ah! Nérissa, j'étais injuste, et je les aime  
Depuis leur insolent et sublime abandon!

(On entend sous les fenêtres les premiers accords d'une guitare.)

PORTIA.

Qu'est ceci?

NÉRISSE.

Ma surprise.

PORTIA.

Ah!

NÉRISSE.

L'infant d'Aragon,

Arrivé ce matin, vous adresse une aubade.

PORTIA.

L'un part et l'autre arrive... Ils me rendront malade.  
(Une voix chante sous la fenêtre.)

ARAGON.

Celle que j'aime a de beauté  
Plus que Flore et plus que Pomone,  
Et je sais, pour l'avoir chanté,  
Que sa bouche est le soir d'automne,  
Et son regard la nuit d'été.

Pour marraine elle eut Astarté,  
Pour patronne elle a la Madone,  
Car elle est belle autant que bonne  
Celle que j'aime.

Elle écoute, rit et pardonne,  
N'écoutant que par charité :  
Elle écoute, mais sa fierté  
N'écoute ni moi ni personne,  
Et rien encore n'a tenté

Celle que j'aime.

PORTIA.

Donc, rien ne m'a tenté? Bien sûr! Devin subtil!  
Il m'aime! Et de quel droit? Il m'aime! Et d'où vient-il



Chanter comme un aveugle et brûler comme un cierge ?  
 Il m'aime ! Il me connaît ? Je ressemble à la Vierge ?  
 J'ai l'air d'un soir d'été ? Pomone, c'est mon nom ?  
 Je suis douce, automnale, et gaie, et bonne ?

NÉRISSE.

Non !

PORTIA.

Alors ?

NÉRISSE.

Saluez-le.

PORTIA.

Je ne suis pas jalouse :  
 Cours, salue à ma place, et c'est toi qu'il épouse.

NÉRISSE.

Allez...

PORTIA, allant vers la fenêtre et mimant un sourire.

Admire un peu mon sourire divin.

NÉRISSE.

Parfait !

PORTIA.

Ces jolis fils ont un air bête, et vain,  
 Et joyeux d'être nés pour le bonheur du monde !  
 Le beau paon...

NÉRISSE.

Il sourit.

PORTIA.

Tu veux qu'on lui réponde ?  
 Tu l'exiges ?... Ah, Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça,  
 Tout noir, en habit rouge ?

NÉRISSE.

Ahmed-ben-Aïssa,  
 Le prince de Maroc, ma seconde surprise.

PORTIA.

Un Maure !

NÉRISSE.

Est-ce le vent ou lui qui vous défrise ?

PORTIA.

Nègre ! Eût-il un cœur d'or dans un torse de fer,  
 L'âme du Paradis sous un masque d'Enfer,  
 Je jure de ne pas épouser un seul nègre !

NÉRISSE.

Voyez comme il parade, <sup>imperturbable</sup> allègre, <sup>oummer</sup>  
 Grand par son cheval noir et le peuple ébloui !

PORTIA.

Je vois bien ; son cheval est le meilleur de lui :  
 On ne peut pourtant pas m'unir à sa monture...

(Quittant la fenêtre.)

Seigneur ! Que tout ceci m'agace et me torture !  
 Sais-tu bien qu'ils ont mis notre domaine à sac,  
 Chassé le cygne au bois, et le chevreuil au lac,  
 Piétiné mon parterre et moissonné mes roses !  
 Je n'ai plus que ma chambre où les portes soient closes,  
 Et je vis exilée en ma propre maison.

(Revenant vers la fenêtre.)

Quand je viens, seule ici, contempler l'horizon,  
 Il me prend un besoin d'être loin, d'être ailée,  
 Libre, et d'être un oiseau pour prendre ma volée,  
 Pour fuir vers l'autre ciel, vers là-haut, vers là-bas,  
 Et je voudrais... Voilà mon mal... Je ne sais pas...  
 Je suis seule, je suis trop seule avec moi-même...  
 Ah ! je voudrais aimer et je veux que l'on m'aime !

On vous aime...

Qui donc?

Quelqu'un... qui n'est point là.

Tais-toi! Je n'y veux plus songer! Il s'en alla,  
Disant qu'il me laissait ses vœux et sa pensée,  
Qu'il viendrait... L'heure passe, et passe, elle est passée!

Moi, je l'ai vu pleurer, le soir de ses adieux...

Lorsqu'on a tout pleuré, l'on se console mieux.

(On entend une fanfare.)

Qu'est-ce encor que ce bruit? Part-on pour les Croisades,  
Et sommes-nous des Turcs?

Non, mais des gens maussades.

Ce bruit, c'est le premier des quatre appels.

J'y vais...

(A part.)

Une heure à peine... Et tout, ce par quoi je vivais,  
L'espoir dont j'ai rougi, l'effroi qui m'a pâlie,  
Tout s'évanouira dans la chose accomplie...

(Haut.)

Tu vois bien que ce col me gêne et m'enlaidit...  
Nous devons leur parer la victime.

Il m'a dit...

Il a dit tant de mots qu'il ne s'en souvient guère!  
Banalités! On fait l'amour comme la guerre...  
On arrive, on se grise, on passe, et c'est l'oubli.

Oubliez-le!

C'est fait, c'est fait!... Toujours ce pli!  
As-tu prêté serment de me voir ridicule?  
Il aurait entrepris tous les travaux d'Hercule  
Pour conquérir ma main et pour gagner mon cœur.  
Quand j'osais me permettre un sourire moqueur,  
Son amour m'expliquait une douleur si tendre  
Qu'il m'aurait fait périr d'ennui, rien qu'à l'entendre:  
Il en prenait le ciel et la terre à témoins!

Et ne vous aimait pas.

Et je l'aime encor moins!

Tiens, ne me parle plus de lui, je le déteste!

Mais, s'il était venu, le sort...

Eût fait le reste!  
Ou du moins j'aurais eu, pour la dernière fois,  
Son sourire et ses yeux, son regard et sa voix,  
Et le suprême adieu de ses deux mains tendues...  
L'instant de renoncer aux douceurs défendues  
M'eût semblé moins cruel et presque consolant.  
Oh! je voudrais que tout fût terminé! C'est lent,  
Lent!

(Nouvelle fanfare.)

SHYLOCK.

NÉRISSA.

Le second appel.

PORTIA.

Déjà!

(Après un silence, devant son miroir.)

Je me décore...

NÉRISSA.

Venise est loin.

PORTIA.

Mon rêve est bien plus loin encore...

Ai-je rêvé?.. J'ai cru l'aimer, et qu'il m'aimait.

Effaçons! Viens. Sortons!

(Des pas hâtifs résonnent dans la salle voisine.)

NÉRISSA.

J'entends...

PORTIA.

Qui se permet?

Nérissa se précipite vers la porte qu'elle entrouvre, puis se retourne vers Portia avec un visage d'étonnement et de joie.)

NÉRISSA.

Madame!

PORTIA.

Lui! c'est lui!

(Bassanio apparaît sur le souill. Nérissa se retire.)

## SCÈNE II

BASSANIO, PORTIA.

BASSANIO.

Recevez sans colère

Ceux qui voudraient mourir plutôt que vous déplaire.

Je sais tout ce que j'ose et le peu que je suis;  
 Mais un céleste espoir me guide, et je le suis,  
 Comme les Rois et les Bergers, dans la nuit sainte,  
 Suivaient l'astre béni vers la mystique enceinte:  
 Au moins, s'il faut mourir du bonheur espéré,  
 Cette joie emplira mon cœur, quand je mourrai,  
 D'avoir revu vos yeux et baisé vos mains fines.

(Il lui baise la main.)

PORTIA.

Seigneur, vous profanez des légendes divines,  
 C'est presque du blasphème et vous m'épouvantez...

BASSANIO.

Si j'ose...

PORTIA.

Asseyez-vous, par grâce, à mes côtés,  
 Et puisque mon profil vous rappelle la crèche, *Krippen*  
 Permettez qu'on vous offre un coussin d'herbe fraîche.

BASSANIO.

Madame...

PORTIA.

Avez-vous fait bon voyage?

BASSANIO.

Excellent!

— Si vous saviez combien le jour m'a paru lent,  
 La semaine sans fin et le mois sans issue,  
 Depuis que...

PORTIA.

Je m'en suis, par moi-même, aperçue.

BASSANIO.

Vous?

PORTIA.

Sans doute! Les jours grandissent aujourd'hui :  
Songez donc, mars, avril, mai...

BASSANIO.

Quand l'aurore a lui,  
Au matin du retour, sur la mer d'espérance,  
Quand j'ai vu, dans la rose et pâle transparence...

PORTIA.

En vérité, c'est une adorable saison.

BASSANIO.

J'ai cru que mon bonheur montait sur l'horizon,  
Comme le clair soleil sur l'azur des mers bleues;  
Et j'allais, dénombrant l'infinité des lieues,  
Et votre voix chantait dans la chanson des flots :  
J'allais, et quand j'ai vu frémir les verts flots  
Où le gazon joyeux rit sur la dune blonde,  
Mon cœur a salué le paradis du monde,  
Votre patrie, et vous, et j'ai mis un baiser  
Sur le sable où vos pas auraient pu se poser...

PORTIA.

Sur le sable? Ah! J'en suis très fière.

BASSANIO.

Cette grève,  
N'était-ce point le havre attendu par mon rêve,  
Et la terre promise, et le temple, et l'autel  
Où l'immortel amour de mon être mortel  
Brûle comme un encens sous vos pieds que j'adore?

PORTIA.

Un encens sous mes pieds! Vous blasphémez encore...  
Je ne suis qu'une femme, humaine, et qui tout bas  
Songe, et fait comme vous des vœux, qu'on ne dit pas.

BASSANIO.

Des vœux?

PORTIA.

Qu'on ne dit pas, seigneur, et qu'on doit taire...

BASSANIO.

Ah!

PORTIA.

Parmi ces galants j'étais fort solitaire;  
Mais vous venez : c'est d'un grand cœur; votre amitié  
Me rendra mon ennui moins pesant de moitié.

BASSANIO.

Serait-il vrai?

PORTIA.

L'ami d'un père, pour la fille,  
C'est Mentor, protecteur choisi, — par la famille.

BASSANIO.

Vous raillez!

PORTIA.

Raille-t-on?

BASSANIO.

*héhéhé*  
Je courbe le genou.  
Bafouez-moi : c'est bien, je comprends, j'étais fou,  
Le fou dont la folie est d'avoir cru vous plaire...  
Mais je serai content pourvu qu'on me tolère :  
Oublié, méprisé, honni, mais près de vous!  
Si c'est votre plaisir, — les reines ont des fous, —  
Amusez-vous de mon amour sans le proscrire!  
Je ne pleurerai point devant vous, et ce rire,  
Musique de clartés, ce rire, fleur des cieux,  
En désolant mon cœur, réjouira mes yeux.

PORTIA.

Las... Vous poétisez étrangement les choses !  
 Puisqu'il vous plaît si fort de voir les gens moroses,  
 Que n'avertissez-vous ? Pour vous mieux faire accueil  
 J'aurais couru vêtir une robe de deuil...  
 Voyons, riez aussi. Riez. Je suis méchante,  
 Comme autrefois, je suis celle qui veut qu'on chante :  
 Pourtant je suis l'amie et vous le savez bien.  
 Hier, je désirais ; ce soir, je ne veux rien,  
 Sinon vous conserver encore, et vous entendre,  
 Et vous faire souffrir beaucoup, et puis attendre,  
 Et finir vieille fille, et vous voir toujours là.  
 J'espère un peu, je doute un peu, mais tout cela  
 Ne vient ni du mépris, monsieur, ni de la haine...  
 Riez-vous maintenant ?

BASSANIO.

Je pleure.

PORTIA.

Est-ce la peine ?

Vous voilà bien toujours le même, et tout pareil :  
 Un lion fou qui mord des rayons de soleil,  
 Vésuve aimable, et des tourbillons, des fumées,  
 Et Roland furieux qui pourfend des armées !  
 Que je vous changerais, si vous restiez ici !

BASSANIO.

Me changer ! Mais c'est vous qui m'avez fait ainsi !  
 Vous qui m'avez ouvert le paradis des songes,  
 Vous la vérité forte après les vains mensonges,  
 Vous l'aube de mon âme et le printemps de moi,  
 Sœur, épouse...

PORTIA.

Arrêtez ! J'appartiens à ma foi.

J'ai juré d'obéir au père mort, et j'ose,  
 Si cruelle que soit la règle qu'il m'impose,

Jurer à tous que nul ne sera mon élu  
 S'il ne m'obtient ainsi que mon père a voulu.

BASSANIO.

Il me restera donc à mourir, si j'échoue !

PORTIA.

Mourir ! Le vilain mot ! Et si banal ? J'avoue  
 Que je goûte fort peu les charmes de la mort.  
 Vous savez, comme moi, que les absents ont tort :  
 Lorsqu'on veut être aimé, le plus sûr est de vivre.  
 Vivez donc !

BASSANIO.

Si le sort, à quelque autre, vous livre !

PORTIA.

Vous me plaindrez, je vous plaindrai, nous nous plaindrons ;  
 Des palmes dans les mains et des lauriers aux fronts,  
 Très loin, vous dans Venise et moi dans... Pampelune,  
 Nous nous consolerons en regardant la lune !  
 Nous ferons, vous des lais et moi des boléros ;  
 Un peu moins que martyrs, un peu plus que héros,  
 Nous nous amuserons à songer qu'on nous pleure,  
 Et nous promènerons jusqu'à la dernière heure  
 Le coupable regret du devoir accompli.

BASSANIO.

A moins...

PORTIA.

Qu'un bon oubli, très doux, très lent..

BASSANIO.

L'oubli !

Non, vous ne m'aimez pas !

PORTIA.

Ai-je écrit le contraire ?

SHYLOCK.

Eh bien, si, je vous aime...

BASSANIO.

Oh, dites!

PORTIA.

Comme un frère.

Si Dieu mettait plus tard ma vie entre vos mains,  
Alors...

BASSANIO.

Ce jour doit-il avoir des lendemains?

PORTIA.

Croyez-vous que le Ciel veuille unir pour disjoindre?  
Croyez-vous, lorsque l'aube incertaine va poindre, *subalterne*  
Qu'elle vienne annoncer les étoiles du soir?

BASSANIO.

Je crois que le hasard pèse sur tout espoir,  
La douleur sur le monde, et l'erreur sur le rêve :  
Ce qu'un instant nous prête, un autre nous l'enlève;  
Chacun de nos désirs est un nid de regrets...

PORTIA.

Bah! L'avenir pour vous a si peu de secrets,  
Et vous osez encor taquiner la fortune?  
Pourquoi donc avez-vous quitté votre lagune?  
Retournez-y!

BASSANIO.

J'ai peur...

PORTIA.

Avouez-le plus bas;  
Si j'avais peur aussi, je ne le dirais pas.  
(On entend une fanfare.)C'est le troisième appel... Allez... Notre heure est proche.  
Gagnez-moi! Pour qu'il soit à vous, ce cœur de roche,  
Méritez que la main soit à vous avant lui...

(Elle le renvoie du geste, puis le rappelle.)

Pardon... S'il vous plaisait de défondre aujourd'hui,  
Faites. J'offre aux douleurs une musique insigne, *enigme*  
Et vous pourrez mourir en chantant, comme un cygne :  
Je me ferai la Nymphé en son lit de roseaux,  
Mes yeux seront la source et mes pleurs les ruisseaux...

BASSANIO.

O ma dame, est-ce moi, maintenant, qui blasphème?

PORTIA, très doux.

Allez...

(Bassanio s'éloigne, se retourne et, de la main, lui envoie un baiser.)

PORTIA le regardant partir.

C'est vrai, pourtant, qu'il m'aime... et que je l'aime.

RIDEAU.

## DEUXIÈME TABLEAU

Une rue à Venise. A gauche, la maison d'Antonio.

### SCÈNE PREMIÈRE

SALARINO, puis SOLANIO arrive.

SALARINO.

Bon sang ! Te voilà l'air piteux d'un ex-voto *noir*  
Qu'on décroche !

SOLANIO.

*Rondeur*  
Le bruit circule au Rialto  
Qu'un navire, portant les couleurs de Venise,  
A sombré, corps et biens, en quittant la Tamise.

SALARINO.

Pourquoi l'a-t-il quittée ?

SOLANIO.

Un gros temps, un bas-fond, *l'orage*  
Puis... Et voilà comment les fortunes s'en vont !

SALARINO.

Le maître ?

SOLANIO.

Antonio.

ACTE II.

61

SALARINO.

Bien vrai ?

SOLANIO.

C'est lui qu'on nomme.

SALARINO.

Le cher Antonio, le brave et l'honnête homme !  
C'est toujours pour ceux-là qu'il souffle des malheurs !  
Lui, si bon, l'âme émue à toutes les douleurs,  
Le grand cœur généreux et la main large ouverte...

SOLANIO.

Dès qu'il prospère, il donne, et s'il fait une perte  
Les pauvres de la ville en souffrent plus que lui.

SALARINO.

T'en souviens-tu ? Voilà presque un mois aujourd'hui, *11 Mars*  
Lorsque Bassanio partit pour des conquêtes,  
Il l'embrassait : « Adieu, beau vainqueur que vous êtes,  
« Adieu, vous oublierez l'amitié pour l'amour. »

SOLANIO.

L'autre se récriait et parlait de retour.  
— « Non pas ! Oubliez-nous, c'est moi qui vous en prie,  
« Et surtout oubliez cette plaisanterie  
« Du billet dont Shylock est l'heureux possesseur... »  
Puis il le regardait avec tant de douceur,  
Et deux larmes d'enfant mouillaient son bon sourire !

SALARINO.

A propos... ce billet ?

SOLANIO.

Il daigna le souscrire,  
Il eut tort, mais la chose est vraiment sans danger :  
Il attend un vaisseau du Maroc, ou d'Alger...

SHYLOCK.

SALARINO.

Puisse cette infortune être seule et dernière !

SOLANIO.

Amen, et que Satan passe outre à ma prière,  
Car le voici qui vient sur les pieds de Shylock.  
(Arrive Shylock.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, SHYLOCK.

SALARINO.

Eh bien, vieux circoncis, as-tu fait un bon troc ? *Grand*

SOLANIO.

Quelle nouvelle, au camp d'Abraham ?... On grappille. *Je n'ai rien*

SHYLOCK.

Mieux que tous vous savez qu'on m'a volé ma fille.

SALARINO.

Je sais que tu viens là, que ta fille est ailleurs,  
Je sais même le nom, Shylock, des deux tailleurs  
Qui, pour qu'elle s'envole, ont taillé ses deux ailes :  
L'un se nomme l'amour, l'autre...

SOLANIO.

Les demoiselles  
Sont comme les moineaux qui s'échappent du nid  
Dès que leur plume frise ou que leur bec jaunit.

SALARINO.

Sois tranquille, elle aura beau mâle et bon refuge.

SHYLOCK.

Elle est damnée !

SOLANIO.

Oui-da ! Si le diable la juge

Plutôt qu'elle, c'est toi qui fleures le roussi ! *Je n'ai rien*

SHYLOCK.

Voir ma chair et mon sang se révolter ainsi !

SOLANIO.

Fi, vieux bouc, à ton âge !

SALARINO.

À votre âge, une honte !

SOLANIO.

Monsieur, vous vous vantez !

SALARINO.

Le paillard nous en conte ! *Je n'ai rien*

SHYLOCK.

Paix ! ma chair et mon sang, c'est ma fille !

SOLANIO.

Tu dis ?

SALARINO.

Ta vieille peau ridée et ses fruits arrondis  
Ont moins de parenté que le jais et l'ivoire ! *Je n'ai rien*

SOLANIO.

Moins, son sang et ton sang, qu'un vin rose et l'eau noire !

SALARINO.

Mais, causons... Toi qui tiens les secrets de l'Enfer,  
Sais-tu qu'Antonio fit des pertes en mer ?

SHYLOCK.

Encore un bon marché pour moi ! La banqueroute !  
Un maître, hier, demain un voleur de grand route  
Qui vous tuera les gens pour avoir un manteau !  
Il n'ose plus montrer sa tête au Rialto,  
Lui qui se pavanait tout le jour sur la place !  
Prends garde à ton billet !... C'était doux, lent, mollasse,  
*Je n'ai rien*





SHYLOCK.

ANTONIO.

Nous sommes dans la main du maître qui nous crée  
Et ma faiblesse espère en sa bonté sacrée.

SALARINO.

La terre vous rendra ce que la mer vous prend :  
Croyez en l'avenir.

SOLANIO.

Si le malheur est grand,  
Les pertes sont du moins de celles qu'on répare.

ANTONIO.

Et les pauvres marins noyés dans la bagarre ?

SALARINO.

Vous sortez ?

ANTONIO.

Ma maison est lourde, l'air est noir.  
— La tristesse nous fait enfants... Je voulais voir  
Les pigeons de Saint-Marc, leurs yeux d'or, leurs becs fauves  
Et le vol recourbé des longues ailes mauves  
Qui glissent en frissons sur l'air éblouissant.  
Quelque chose me dit : « Dépêche-toi, passant,  
« Tu ne l'entendras plus, bientôt, la voix de vivre,  
« Et tu n'as plus d'espoir qu'en la mort qui délivre... »

SALARINO.

Ce n'est qu'un mauvais jour.

SOLANIO.

Nous vous suivons,

SALARINO.

Partout.

ANTONIO.

Merci.

SHYLOCK, à part.

Pleurerait bien qui suivrait jusqu'au bout !  
Oh, je l'aurai !

(Antonio sort, escorté de Solanio et Salarino.)

## SCÈNE IV

SHYLOCK, TUBAL.

SHYLOCK.

Tubal ! Enfin ! Tu viens de Gênes ?

Vite.

TUBAL.

Fouillé la ville et les villes prochaines,  
Mais je n'ai pas trouvé ta fille...

SHYLOCK.

Allons, allons !

Ils sont perdus et bien perdus, mes beaux doublons !  
Perdus !

TUBAL.

En maint endroit, les gens m'ont parlé d'elle.

SHYLOCK.

Tubal ! Un diamant, et de l'eau la plus belle,  
Que l'on m'avait vendu deux milliers de ducats,  
Et qui n'était pas cher !

TUBAL.

Elle a fait grand fracas  
De dépense, et ne vit que de pâtisserie.

SHYLOCK.

La malédiction pèse sur ma patrie !  
Pesa-t-elle jamais aussi lourd qu'à présent ?  
Deux milliers de ducats, deux sacs d'or bien pesant,

Sans compter des bijoux de prix, d'un prix énorme... *Longue parole*  
 Ils courent. Tout ça court ! Et moi, j'attends sous l'orme. *à l'orme*  
 Ah ! Je voudrais ma fille à mes pieds, morte, là,  
 Couchée avec tous les bijoux qu'elle vola,  
 Morte, là, sous mes pieds, ensevelie et morte,  
 Et voir son cercueil plein des ducats qu'elle emporte !  
 ... Tubal, si tu savais ce qu'ils m'en ont coûté !  
 Je les ai fait poursuivre. Et ça m'a rapporté ?  
 Tant pour mes deux filous, et tant pour la police !  
 Double perte : on me vole, et je paye ! Oh, supplice !  
 Rien, rien, rien ! Ni ducats, ni vengeance ! Rien, rien !

TUBAL.

On cite de plus grands désastres que le tien,  
 Shylock, et mainte bourse encor plus malmenée.  
 Antonio...

SHYLOCK.

Je sais, je sais.

TUBAL.

En Méditerranée...

SHYLOCK.

Hein ? Quoi ? Parle ! Un malheur, un malheur ?

TUBAL.

Le plus beau

De tous ses galions...

SHYLOCK.

Lequel ? L'autre ? Un nouveau ?

TUBAL.

En quittant Tripoli s'est brisé sur la roche.

SHYLOCK.

Merci, mon Dieu ! Merci, Dieu juste ! L'heure approche.  
 Rien vrai, Tubal ? Bien sûr ?

TUBAL.

J'ai vu les matelots.

Ils contaient le naufrage.

SHYLOCK.

Ah ! les flots... les bons flots !

Ces braves matelots t'ont conté le naufrage ?

TUBAL.

A Gênes, sur le port.

SHYLOCK.

Allons, la mer, courage !

A Gênes, disais-tu ? Merci, mon bon Tubal.

TUBAL.

On avait rencontré Jessica dans un bal :  
 Elle a dansé, joué...

SHYLOCK.

Gagné ?

TUBAL.

Perdu.

SHYLOCK.

La somme ?

TUBAL.

Quatre-vingt-dix ducats.

SHYLOCK.

Quatre... Ce coup m'assomme !

Quatre-vingt-dix ducats en une seule nuit !  
 Je ne reverrai plus mon argent.

TUBAL.

J'ai conduit

Cinq Génois qui venaient pour toucher leurs créances.  
 Antonio ne peut suffire aux échéances ; *Femina*  
 Sa banqueroute est sûre : on l'affirmait.

SHYLOCK.

SHYLOCK.

Tant mieux !

J'aurai sa chair. J'en suis joyeux, j'en suis joyeux !

TUBAL.

L'un d'entre eux m'a montré la bague que ta fille  
Lui donna pour un singe.

SHYLOCK.

Un bijou de famille,  
Que Lia m'a cédé quand elle a pris mon nom ;  
(Turquoise.) Le donner pour un singe ! Guenon !  
Il valait cent gorils avec leur forêt vierge.

TUBAL.

Le maigre Antonio va mal.

SHYLOCK.

Qu'il brûle un cierge !Nous verrons si les saints l'arrachent de mes doigts.  
J'aurai sa peau, j'aurai son cœur. Je me les dois !  
... Quand il n'y sera plus pour se mettre en traverse,  
Tubal, qui restera le maître du commerce ?  
C'est Shylock, ton ami Shylock... Nous serons rois,  
Et l'autre ira dormir au petit lit de bois,  
Après avoir dormi trente ans dans du beau linge...  
— Viens au Temple. — Donner ma bague pour un singe !  
(Shylock prend le bras de Tubal. Ils sortent.)

RIDEAU.

## TROISIÈME TABLEAU

*Belmont. Chez Portia. La salle d'honneur. Un trône sous  
un dais. Estrade pour les pages porteurs de coffrets.  
Grand portique d'entrée. Loge à balcon pour les musi-  
ciens.*

## SCÈNE PREMIÈRE

PORTIA et NÉRISSE, BALTHAZAR, SERVITEURS, puis,  
successivement, MAROC, ARAGON, BASSANIO, GRA-  
TIANO. — Portia, suivie de Nérissa, de Balthazar et des gens de  
sa maison, traverse la scène et va s'asseoir sur le trône préparé à  
gauche. Les coffrets, portés par trois pages, dont l'un est vêtu d'or, l'autre  
d'argent, le troisième de gris, sont au fond. Balthazar reste au seuil de la  
porte.Quand Portia est assise, Nérissa debout au pied du trône, et les servi-  
teurs, rangés des deux côtés, Balthazar annonce les prétendants, qui  
entrent l'un après l'autre, précédés de leurs gens fanfare.

BALTHAZAR.

Ahmed-ben-Aïssa, bey de Maroc.

L'ÉCUYER du prince, écartant ulc.

Passage !

(Le prince s'avance vers Portia.)

LE PRINCE DE MAROC.

Salut, ne tremble pas ; mon cœur vaut mon visage.  
Fils du soleil, j'ai fui les baisers du soleil  
Pour prosterner mon front vers toi, l'astre pareil,*Maroc est fils... 7  
Arago... 9  
Bassanio... 4  
Gratiano... 7*

Comme j'ai prosterné les forts devant ma force.  
 Je viens mettre à tes pieds mon sabre à lame torse,  
 Mes quatre cents chevaux, frères blancs des zéphirs,  
 Qui font claquer au vent leurs robes de saphirs,  
 Mes soldats, que la guerre a nourris de victoires,  
 Mon trône, mon harem, ma puissance, et les gloires  
 Des rois qui s'assièrent à la droite de Dieu!  
 Reine! Je viens t'offrir un peuple par cheveu!

PORTIA.

Seigneur, je vous rends grâce et suis votre servante.  
 Je sais votre valeur et vois comme on la vante;  
 Mais mon choix, trop peu libre, attend tout du destin  
 Et ne peut que bercer un espoir incertain :  
 Les trois coffrets sont là, jugez; et que mon père,  
 Lui qui connaît mes vœux, vous dirige où j'espère.

MAROC.

Ah! je crains le hasard, qui me craindra trop peu.

PORTIA.

Il faut pourtant, seigneur, pour l'amour de l'enjeu,  
 Soumettre à ce hasard les fiertés de votre âme...

BALTHAZAR.

Don Esteban, infant d'Aragon.

(Les gens d'Aragon; puis Aragon s'avance vers Portia.)

LE PRINCE D'ARAGON.

Noble dame...

PORTIA.

Vous êtes bienvenu, prince, dans ma maison.  
 L'Europe entière admire et craint votre blason :  
 Humble, et reconnaissante à votre race altière,  
 Je l'admire et le crains plus que l'Europe entière.

ARAGON.

Je conçois que l'honneur de s'allier à nous,  
 Troublant un cœur si haut, trouble des yeux si doux.

Mais votre grâce anguste est faite pour les trônes,  
 Madame, et vos regards seront autant d'aumônes  
 Devant qui les vassaux voudront s'agenouiller.

PORTIA.

Votre Altesse...

BALTHAZAR:

Le très illustre chevalier

Bassanio.

(Bassanio, précédé de ses gens, entre et va saluer Portia.)

BASSANIO.

Madame...

NÉRISSE.

Il est concis. *finely*

PORTIA.

Messire...

NÉRISSE.

Dès qu'on en pense trop, on n'a plus rien à dire.

Sur l'ordre de Balthazar, les trois pages descendent du fond de la scène, et, tandis que les prétendants s'approchent des coffrets, Gratiano, qui est rentré avec Bassanio, aborde Nérissa dans un coin.)

GRATIANO.

Moi, le non moins illustre et qu'on n'annonce pas,  
 J'aurai franchi les mers et couru sur vos pas,  
 Traîné mes deux genoux aux deux pieds de vos charmes,  
 Creusé sous mes deux yeux deux ravins pour mes larmes,  
 Sans émouvoir un cœur plus dur que son logis!

NÉRISSE.

Insolent!

GRATIANO.

Encor plus dur!

SHYLOCK.

NÉRISSE.

Ah!

GRATIANO.

Pitié, je gis

Sous votre bon vouloir comme un mort sous la dalle :  
Ressuscitez le spectre, il attend.

NÉRISSE.

Qu'il détale! *and part*

GRATIANO.

Vous me ressuscitez?

NÉRISSE.

Peut-être, mais plus tard :  
Notre choix, trop peu libre, appartient au hasard.  
Vous me gagnez, s'il gagne... Allez... Et que son père,  
Lui qui connaît nos vœux, vous dirige où j'espère.  
(Ils se séparent.)

MAROC, examinant les coffrets que présentent les pages.

Sagesse de Minos!

ARAGON.

Sagesse de Mentor!

MAROC.

L'or, l'argent et le plomb?

ARAGON.

Le plomb, l'argent et l'or?

BASSANIO.

Je ne sais plus; j'ai peur de moi.

PORTIA, bas à Nérissa.

Que Dieu l'inspire!

(Les pages font un pas encore et se placent sur le devant de la scène, de front.)

LE PAGE vêtu d'or.

Celui qui me choisit aura ce qu'on désire.

LE PAGE vêtu d'argent.

Pour qui m'aura choisi, ce qu'il mérite est là.

LE PAGE vêtu de gris.

Devra, qui me choisit, perdre tout ce qu'il a.

(Les trois pages remontent de deux pas.)

MAROC, réfléchissant.

Aura ce qu'on désire?

ARAGON.

Aura ce qu'il mérite.

BASSANIO.

Perdre?

MAROC, au coffret d'or.

Ce qu'on désire? Elle, la favorite!  
L'idole aux mains de rose et la sœur des houris...  
S'il était un métal encor de plus haut prix,  
C'est lui qu'il eût fallu choisir pour l'honneur d'elle!

ARAGON, au coffret d'or.

La foule ne sait pas désirer la plus belle :  
Elle aspire aux laideurs qu'elle aime et comprend mieux,  
Et la splendeur du beau désespère ses yeux!  
Je ne veux pas choisir ce que cherche la foule!

MAROC, au coffret d'argent.

Ce qu'il mérite? O toi, frais comme une eau qui coule,  
Blanc comme l'aile des colombes, chaste et clair  
Comme un réset de lune endormi sur la mer,  
Pâle argent, est-ce toi que méritent les braves?

ARAGON.

Vainqueurs des Sarrasins et maîtres des Burgraves,

Les aïeux dont ma main porte le gonfanon,  
M'ont légué leur valeur en me léguant leur nom :  
C'est moi qui la mérite et c'est à moi qu'on l'offre.

MAROC.

La pourpre des rubis flambe sur l'or du coffre...  
La mériter, c'est bien; la désirer, c'est mieux.

ARAGON.

Le plomb triste, l'argent pudique, l'or joyeux :  
Pudeur, joie et tristesse, en qui l'amour consiste;  
L'amour c'est la pudeur, joyeuse d'être triste.

MAROC, au coffret de plomb.

Tout perdre?... Le mari, que perd-il?

ARAGON, au coffret de plomb.

Perdre tout,

C'est bon quand on n'a rien.

MAROC, au coffret de plomb.

Tout perdre, c'est beaucoup.

ARAGON, au coffret d'argent.

Un sage léguerait ce qu'il aime... au mérite.

MAROC, au coffret d'or.

Pour elle, on a bravé tes dangers, Amphitrite :  
C'est elle qu'on désire et qu'il faut m'enchaîner.

BASSANIO, au coffret de plomb.

Pour elle, je voudrais tout perdre et tout donner.

(Maroc et Aragon posent leurs mains sur l'épaule des pages d'or et d'argent.  
Bassanio n'a point quitté le page gris et le coffret de plomb.)

GRATIANO.

Rien ne va plus!

BALTHAZAR.

Rompez les trois cachets de cire!

PREMIER PAGE, tendant le coffret d'or.

Celui qui me choisit aura ce qu'on désire.

DEUXIÈME PAGE, tendant le coffret d'argent.

Pour qui m'aura choisi, ce qu'il mérite est là.

TROISIÈME PAGE, tendant le coffret de plomb.

Devra, qui me choisit, perdre tout ce qu'il a.

(Cérémonieusement on procède à l'ouverture des coffrets.)

BASSANIO, arrêtant le page gris.

Pas encore! J'ai peur d'un mot, j'ai peur d'un geste.  
Ah! si cette minute est la seule qui reste  
À ceux qui vont pâtir d'avoir trop espéré,  
Prolonge-la, mon Dieu, puisque je la paierai...  
(Contemplant le coffret.)

L'irrévocable! ô masse ironique et mauvaise,  
O chose! Est-ce ma vie ou ma mort que je pèse?

MAROC, ouvrant le coffret d'or, y trouve une strophe qu'il lit.

Je suis vide et je suis amer;  
Mais c'était vrai, du temps d'Homère,  
Que, pour me conquérir, l'homme erre  
Et parcourt la terre et la mer;  
L'or pourtant n'est qu'une chimère!

ARAGON, ouvrant le coffret d'argent, y trouve un miroir et une strophe.

Tu ne mérites qu'un miroir  
Toi qui t'aimes assez pour croire  
Que tu mérites tant de gloire :  
Ce miroir au cadre d'ivoire,  
C'est le ciel, car tu peux t'y voir!

PORTIA.

Et ma frayeur s'en va, tout loin, toute petite,  
Envolée ainsi qu'un duvet de clématite  
Au souffle harmonieux d'un enfant qui rirait...

BASSANIO, ouvrant le coffret de plomb.

Elle! son image!... Elle! Oh oui, pour ce portrait  
 J'aurais voulu tout perdre et j'y gagnais un monde!  
 Ma joie est comme un mal exquis : elle m'inonde,  
 Et déborde, et je souffre à force d'être heureux.  
 ... Ses yeux dont je mourais, moi qui vivrai par eux,  
 Les voilà donc, ses yeux d'amour, ses yeux d'étoile!  
 Dire qu'un homme a pu les fixer sur la toile,  
 Et les voir si longtemps sans en être ébloui!  
 C'est bien sa bouche, et son sourire, c'est bien lui;  
 Et ses cheveux qui font un nimbe de lumières *de la lumière*  
 Comme des roses d'or sur des roses trémières!  
 Je te baise, ô miroir où mon rêve sourit,  
 Livre d'extase où tout mon bonheur est écrit,  
 Doux livre des beautés que mon amour épèle...  
 Mais si beau que tu sois, elle est encor plus belle!

NÉRISSA.

Madame, admirez-vous comme il parle longtemps?

BASSANIO, s'avançant vers Portia pour lui donner un baiser.

Je viens pour recevoir et pour donner...

PORTIA.

J'attends.

BASSANIO, s'avance vers le trône et prend la main de Portia qui descend vers lui.

Venez...

(Il l'embrasse.)

Dans la splendeur des choses éternelles  
 Je nage, et tous mes sens s'éblouissent en elles.

PORTIA.

Très cher seigneur, mon être et mes biens sont à vous,  
 Et je demande à Dieu que le jour vous soit doux  
 Où je livre mon cœur à la garde du vôtre.  
 Je me voudrais meilleure et plus belle qu'une autre

Pour vous voir plus heureux et que ce fût par moi ;  
 Mais du peu que je suis, je vous nomme le roi,  
 Et si peu que je sois, j'entends qu'on m'aime toute.

BASSANIO.

Parlez, c'est mon bonheur qui parle, et je l'écoute ;  
 Parlez, c'est tout mon sang joyeux qui vous répond,  
 C'est tout mon cœur qui tremble, et saute, bond par bond,  
 Au son béni des mots qui chantent sur vos lèvres !

PORTIA.

Aimable fou!

BASSANIO.

De joie, et d'extase, et de fièvres,  
 Et d'espoirs sans limite et de rêves sans fin!  
 Tout est beau, tout est bon, j'aime, tout est divin!

PORTIA.

Je n'osais espérer...

BASSANIO.

Et je n'ose pas croire.

ARAGON.

La chercher dans du plomb!

MAROC.

C'était blasphématoire!

GRATIANO, poursuivant Nérissa.

Ah! Nérissa, je t'ai gagnée, ah, Nérissa!

NÉRISSA, fuyant.

Au secours!

GRATIANO.

Je vous tiens. Payez mon dû!



NERISSA, se défendant.

Grâce, ah!

Devant le monde!

GRATIANO.

J'ai mon droit, je le réclame :

A la face de tous!

ARAGON, s'avancant pour saluer Portia.

Madame...

MAROC, même jeu.

Noble dame...

ARAGON.

Mes regrets...

MAROC.

Mes regrets...

PORTIA.

Princes, je ne saurais

Par des regrets pareils répondre à vos regrets,

Mais le doux maître, auquel le sort m'a dévolue,

Permet que je souhaite à ceux que je salue

Les ferveurs de la Terre et les faveurs du Ciel.

*(Aragon et Maroc s'éloignent sous le portique, suivis de leurs escortes.)*

PORTIA, à Balthazar.

Bon Balthazar, je veux que l'on chante Noël

Pour le bonheur qui vient de naître dans ma vie.

Disperse des présents sur tous, et qu'on m'envie!

BASSANIO, à Portia.

C'est moi qu'ils envieront, moi seul!

NERISSA, à Gratiano.

Lui seul! Et vous,

N'avez-vous pas de quoi faire aussi des jaloux?

*(Gratiano prend la main de Nérissa et tous deux se dirigent vers Bassanio et Portia.)*

GRATIANO.

Veuillez, les gens du ciel, redescendre sur terre,

NERISSA.

Et recevoir les vœux d'un couple feudataire,

GRATIANO.

Et savoir qu'il sied mal, quand on est très heureux,

NERISSA.

De le montrer aux gens sans rien laisser pour eux.

BASSANIO.

Que veux-tu donc?

GRATIANO, pompeux.

Monsieur, je demande une femme.

BASSANIO.

C'est ton affaire. Cherche.

PORTIA.

Et que veux-tu?

NERISSA.

Madame,

Je demande un mari.

PORTIA.

Cherche.

GRATIANO, montrant Nérissa.

Voici.

NERISSA, montrant Gratiano.

Voilà.

GRATIANO.

Dans ce concert d'amour où tu donnais la,  
Je me suis fait ténor pour chanter ma romance,  
Et c'est le quatuor nuptial qui commence!

SHYLOCK.

NÉRISSE.

Vous possédez un arbre assez grand pour deux nids :  
Accueillez-nous...

BASSANIO.

Nichez!

GRATIANO.

Nichons!

PORTIA.

Soyez unis!

NÉRISSE, à Gratiano, qui la veut embrasser.

Patience...

GRATIANO.

Si tu voyais combien je t'aime!

Jouons-leur cent ducats pour le premier baptême.

(Pendant ce dialogue de Nérissa et Gratiano, Balthazar parle bas à Portia et à Bassanio.)

PORTIA.

Qu'ils entrent.

SCÈNE II

*Act. III<sup>2</sup>*

LES MÊMES, LORENZO, SOLANIO, JESSICA.

BASSANIO, à Lorenzo et Solanio.

Lorenzo, Solanio, merci.

Saluant Jessica.)

Madame... Soyez tous les bienvenus ici.

La reine vous fera les honneurs du royaume.

PORTIA, les saluant.

Vos amis sont les miens.

GRATIANO, à Solanio.

Déposez votre heaume,  
Beau chevalier parti des rivages lointains !  
Vous abordez dans l'île à l'odeur des festins,  
Et vous nous apportez l'odeur de la patrie.

SOLANIO.

J'apporte la tristesse.

GRATIANO.

Oh ! quand on se marie !

SOLANIO.

Le pauvre Antonio se recommande à vous.

BASSANIO.

Qu'a-t-il ? Vous m'effrayez !

SOLANIO, présentant une lettre à Bassanio

Lisez.

(Bassanio prend la lettre, il lit.)

BASSANIO, à part.

Tous perdus ! Tous !

PORTIA.

Qu'est-ce donc, cher seigneur ? Parlez-moi ! Qu'il est pâle !

BASSANIO, à part.

Perdus !

PORTIA.

Ah ! pour troubler si fort un cœur si mâle,  
Il faut quelque désastre ou quelque mort !

BASSANIO, à part.

Mourir !

PORTIA.

Ami, quand vous souffrez, j'ai le droit de souffrir,  
Montrez-moi cette lettre ou parlez !

SHYLOCK.

BASSANIO.

Par ma faute!

PORTIA.

Quoi?

BASSANIO.

Douce Portia, lorsque je fus votre hôte  
Et pénétrai céans pour la première fois,  
Je vous ai dit le nom de l'homme à qui je dois  
Mon semblant de richesse et l'espoir de mon rêve :  
Eh bien, cet ami cher succombe, et je l'achève!

PORTIA.

Vous?

BASSANIO.

Endetté par moi, pour moi, lui que j'ai mis  
Sous la haine du plus cruel des ennemis,  
Lui, l'être au cœur loyal, la grande âme romaine!

PORTIA.

Sa lettre?

BASSANIO.

C'est son corps, son corps, là, qu'on m'amène,  
Et je vois chaque mot qui saigne...

GRATIANO.

Mon cousin!

BASSANIO.

Ah! maudits et maudits le billet assassin  
Et l'égoïste auteur de ta mort volontaire!

PORTIA.

Calmez-vous...

BASSANIO.

C'est donc vrai, du Maroc, d'Angleterre,

Du Mexique, de l'Inde, aucun n'est revenu,  
Aucun des beaux vaisseaux partis?

SOLANIO.

On a connu  
L'un après l'autre; et puis sans fin, chaque naufrage.

BASSANIO.

Hélas!

SOLANIO.

Il a porté son mal avec courage,  
Tous le plaignaient, Shylock seul s'acharne sur lui.  
Dans huit jours, on les juge, et quand même aujourd'hui,  
Quand même on offrirait la somme...

PORTIA.

Quelle est-elle?

BASSANIO.

Trois milliers de ducats.

PORTIA.

Pour cette bagatelle!

Eh! doublez, et triplez, payez dix fois cet or,  
Plutôt qu'un tel ami, qui vaut mieux qu'un trésor,  
Perde par votre faute un cheveu de sa tête.

SOLANIO.

Les ducats ne font plus l'objet de la requête :  
On lui doit de la chair et Shylock veut son dû.

JESSICA.

Je sais, et pour l'avoir trop souvent entendu,  
Que l'homme dont mon père a la plus forte haine  
Est maître Antonio.

SOLANIO.

Toute offre sera vaine.

JESSICA.

Maintes fois il jura qu'il en achèterait  
Le sang au poids de l'or, heureux, et sans regret,  
Et qu'il y trouverait encor son bénéfice.

SOLANIO.

Il va criant partout que s'il n'obtient justice  
Les décrets de l'État croulent sous le mépris.

BASSANIO, lisant.

« Frère, c'est mon adieu suprême que j'écris ;  
« Shylock a fatigué le Conseil de ses plaintes.  
« Donc, entre vous et moi, les dettes sont éteintes,  
« Pourvu que je vous voie avant de dépasser.  
« Cependant, mon appel n'ose vous en presser,  
« Si ce n'est votre cœur, ami, qui vous invite. »

PORTIA.

Partirez-vous ?

BASSANIO.

Daignez m'absoudre : il faut.

PORTIA.

Pars vite !

Je t'en aimerais moins si tu m'aimais assez  
Pour trahir ton devoir et tes serments passés.  
Va-t'en ! j'évoquerai la ville où tu demeures,  
Et je saurai, si lourd que soit l'ennui des heures,  
Attendre en priant Dieu pour celui que j'attends.

(Nérisa prend Gratiano à part.)

NÉRISSA.

Partez donc et surtout ne restez pas longtemps.

GRATIANO, bas.

Là, tout de suite, avant la noce, et sans a compte ?

NÉRISSA.

Allez, vous me ferez, monsieur, mourir de honte !

PORTIA.

Sauvez votre sauveur. Je l'aime, et veux le voir.  
Si je vous dois à lui, j'entends vous le devoir :  
C'est mon ami. Partez... Au prochain monastère  
Nous irons nous cloître en un veuvage austère.

BASSANIO.

Qui comptera les jours ?

GRATIANO.

Et les nuits ?

NÉRISSA.

Moins souvent.

PORTIA, à Bassanio.

Apprêtez-vous...

(Bassanio et Gratiano se retirent.)

## SCÈNE III

PORTIA, NÉRISSA, SOLANIO, LORENZO, JESSICA,  
SERVITEURS et PEUPLE.

NÉRISSA.

C'est vrai qu'on va dans un couvent ?

PORTIA.

J'ai mon projet.

NÉRISSA, poursuivant Portia.

Lequel ? On ne peut pas connaître ?

(Le peuple salue Portia.)

(Cris du peuple.)

Vive notre maîtresse !

(Autres voix.)

Et joie au nouveau maître !

BASSANIO, au fond, les remerciant du geste.

Merci.

NÉRISSE, continuant à poursuivre Portia.  
Nous partons ?

PORTIA.

Oui.

NÉRISSE.

Pour aller ?

PORTIA, impatientée.

Hors d'ici.

(Elle appelle un serviteur.)

Balthazar ! Dans une heure il faut partir aussi :  
Tu vas à Padoue.

BALTHAZAR.

Ah !

PORTIA.

Tu remets une épître

A mon docte cousin Bellario, l'arbitre :  
Ce qu'il te donnera, papiers et vêtement,  
Prends-le ; puis, sans aucun délai, soigneusement,  
Très vite, tu viendras l'apporter à Venise :  
J'y serai.

(Balthazar s'incline et se retire.)

NÉRISSE, à part.

C'est donc vrai ? Le bonheur tyrannise

PORTIA.

Nérissa !

NÉRISSE, s'approchant.

Vais-je aussi dans les pays lointains ?

PORTIA.

Peut-être... Aimes-tu mieux chanter des vers latins  
Dans un couvent très noir ?

NÉRISSE.

Nenni ! J'ai passé l'âge !  
Quoi ! Le jour où j'ai cru perdre mon... vasselage  
Pour devenir madame et malmener mes gens !

PORTIA.

Eh bien, nous sommes deux cavaliers diligents  
Qui vont courir la vie et battre la campagne !

NÉRISSE.

Il me semble que ça commence.

PORTIA.

Ma compagnie  
Sera mon compagnon et je serai le sien.

NÉRISSE.

Plait-il ?

PORTIA.

Il te plaira. Je suis patricien !

NÉRISSE.

Plutôt, n'êtes-vous pas, madame, un peu souffrante ?

PORTIA.

Je n'avais pas vingt ans, on m'en donnera trente,  
Rien qu'à voir mon front grave et mon regard profond.

NÉRISSE.

Sans farce, nous allons ?

PORTIA.

Où nos fiancés vont.

NÉRISSE.

En hommes ? quelle fête !

PORTIA.

Enfin ! Tu te décides ?

Portia, Nérissa, mortes : deux suicides !  
Et nous ressuscitons en graves jouvenceaux.

NÉRISSE.

Ah ! vous verrez les airs vainqueurs et les airs sots  
Que prendra ma noblesse en tourmentant sa dague ;  
Quel geste indifférent pour laisser voir la bague  
Qu'en pleurant me donna la maîtresse du roi ;  
Comme je saurai dire : « Elle se meurt pour moi, »  
Et nommer une femme avec ma voix flûtée.  
— « Elle a la peau fort douce... Eh, cher, l'autre <sup>noailles</sup> nuytée,  
« Je lui donnai l'aubade avec neuf violons. »  
Et je ferai sonner l'argent de mes talons !

PORTIA.

Pas du tout ! Nous aurons des cerveaux dans nos têtes !  
C'est étrange, mais c'est ainsi. Le roi des bêtes,  
L'homme, animal sonore, égoïste et velu,  
Apprendra ce que peut, dès qu'elle l'a voulu,  
La femme, animal doux de cœur et d'épiderme.  
Nous franchirons le seuil des portes qu'on nous ferme,  
Nous prendrons les habits qui donnent le talent,  
La science, et le droit d'ennuyer en parlant !  
Nous serons l'ineptie humaine dans sa toge,  
Et nous irons draper des mots aux pieds du doge.  
Mes aïeux défendaient la veuve et l'assassin :  
Je suis leur fils ! Le sang juridique, en mon sein,  
Coule encore, et je veux causer pour ne rien dire !

NÉRISSE.

Bien ! Je pars pour sauver un homme du martyr...

PORTIA.

Le sauver ou le voir mourir... Nous lutterons.

NÉRISSE.

Je regrette la cape et les beaux éperons...

PORTIA.

*Cedant arma togæ* : sois femme, juge, ou prêtre :  
La force est là.

NÉRISSE.

Madame...

PORTIA.

Appelle-moi « cher maître ! »

(Lorenzo et Jessica reparaisent vers le fond, et contèmpent les jardins.)

JESSICA, bas à Lorenzo.

Comme on vivrait bien là, quand tous en seront loin !

PORTIA, à Jessica.

Je vous livre mon peuple et vous lègue le soin  
De faire ici main basse et d'y tenir main haute,  
(Montrant Lorenzo.)

Et même s'il se peut, de complaire à notre hôte.

JESSICA.

Cet hôte n'est pas digne, hélas, de vos bontés,  
Mais vos ordres pourtant seront exécutés  
Et je prendrai souci de charmer sa tristesse.

LORENZO.

Et je prendrai souci d'offrir à mon hôtesse  
L'oubli du sort cruel qui malgré nos désirs  
Fait succéder si tôt les chagrins aux plaisirs  
Et le mal de vous perdre au bien de vous connaître.

NÉRISSE, à part.

Que de fleurs ! Rhétorique, un jardin vient de naître !

(Pendant ce dialogue, deux pages portant des coussins, un troisième page portant le livre des Évangiles, entrent, suivis d'un aumônier qui monte sur la

première marche du trône : les deux coussins sont déposés à ses pieds.  
Bassanio, Gratiano, Solanio, les princes du Maroc et d'Aragon, leur suite, les serviteurs du château et les paysans rentrent dans la salle.

Bassanio prend Portia par la main, et tous deux vont s'agenouiller devant le prêtre, qui les bénit. Gratiano et Nérissa s'agenouillent aussi, et la foule derrière eux.

Portia retire son anneau qu'elle passe au doigt de Bassanio : ils se relèvent. (Même jeu de Nérissa et Gratiano.)

PORTIA.

Acceptez cette bague, en gage de ma foi :  
Elle avec moi, je donne, et pour l'amour de moi  
Conservez-la toujours et gardez qu'on la prenne.

BASSANIO.

Toujours !

PORTIA.

Vous le jurez ?

BASSANIO.

Je le jure, ô ma reine,  
Et sachez, si l'on dit qu'elle a quitté mon doigt,  
Que votre esclave est mort en faisant ce qu'il doit.

PORTIA.

Nous verrons...

NÉRISSA.

Recevez l'anneau des fiançailles,  
Et pour vous épargner l'horreur des représailles,  
Sachez le conserver toujours fidèlement.

GRATIANO.

Par les crânes de mes aïeux, j'en fais serment.

NÉRISSA.

Nous verrons...

PORTIA.

On promet des choses, tant de choses,  
Et la brise a tôt fait d'effeuiller bien des roses...

RIDEAU.

## ACTE TROISIÈME

### PREMIER TABLEAU

*La salle du Grand-Conseil.*

### SCÈNE PREMIÈRE

LE DOGÉ et LES SÉRÉNISSIMES sont assis. LES AVOCATS, parmi lesquels se trouve PORTIA, entrent et défilent devant le Doge qu'ils saluent, puis ils se rangent ainsi que les SERVANTS DU TRIBUNAL, HUISSIERS, etc., parmi lesquels NÉRISSA.  
BASSANIO, GRATIANO, SOLANIO, SALARINO, puis successivement ANTONIO et SHYLOCK.

LE DOGÉ.

Qu'Antonio paraisse en l'auguste présence  
De la Cour. : Messieurs, vous avez connaissance  
Des pièces du procès intenté par Shylock :  
Dans la Manche, au Mexique, à la Sonde, au Maroc,  
Le marchand signataire a perdu ses richesses.  
Trahi par le destin, traqué pour ses largesses,  
Bon, noble, il est de ceux que l'on voudrait sauver ;  
Mais nous avons l'honneur du Code à préserver,

Et, suprêmes garants des libertés civiles,  
Le respect de nos lois à donner à nos villes.

(Antonio parait.)

Venez, Antonio.

(A l'huissier.)

Mandez Shylock aussi.

(A Antonio.)

Votre adversaire est dur, sans pitié ni merci.

ANTONIO.

Je sais que Votre Grâce a daigné prendre peine  
Pour fléchir sa rigueur et conjurer sa haine.  
Seigneur, son droit est bon, si son cœur est mauvais.  
J'appartiens à son droit, et dans l'ombre où je vais  
Tranquille, ayant payé mes dettes à la terre,  
Mon cœur n'apportera, devant son juge austère,  
Que ma reconnaissance envers votre bonté.

(Shylock est introduit.)

LE DOGE.

Shylock, après la calme et froide cruauté  
Qu'il t'a plu quelque temps de montrer pour en rire,  
Voici l'instant venu d'être meilleur ou pire.  
Nous sommes convaincus, le Sénat comme nous,  
Que tu jouais un rôle en feignant ce courroux,  
Et que tu remettras non seulement la vie  
Mais moitié de ton dû, si la Cour t'y convie.  
Car il faudrait au cœur de la fange et du fiel  
Pour accabler un homme accablé par le ciel.

SHYLOCK.

J'ai soumis humblement mon fait à Votre Grâce :  
Je voudrais lui complaire et suis dans une impasse,  
Car j'ai fait le serment d'exiger mon billet,  
Je l'ai fait au Sabbat...

LE DOGE.

Si la Cour te priaît ?

SHYLOCK.

Plutôt qu'être parjure, avoir la fièvre quarte !  
Je faux à mes serments et la Cour à sa charte.  
Non, non ! Si par malheur mon dû m'est contesté,  
Vous laissez en péril les droits de la Cité.  
... Songez-y bien ! Venise est le marché du monde ;  
Mais, tout passe, et demain il faudra qu'on réponde  
Aux traitants qui, lorgnant les côtes du Lido, *meissent les bœufes*  
Se diront : « Voyez-vous cette ville à fleur d'eau ?  
« C'est la ville où l'on a deux poids et deux mesures,  
« Où les droits sont douteux et les maisons peu sûres.  
« Soyons prudents. Bonsoir, Venise. Allons ailleurs.  
« Allons ailleurs... »

LE DOGE.

Renonce à ces propos railleurs,  
Trois milliers de ducats valent mieux qu'une livre...

SHYLOCK.

De chair ? La loi le dit, peut-être, dans son livre ?  
Elle y taxe mon choix, y tarife mon goût,  
Pèse ma fantaisie et m'en règle le coût ?  
Défense d'acheter les choses qu'on préfère,  
Et de boire le vin qu'on aime, dans son verre !  
— Un rat me gêne, un rat ! S'il me plaît de donner  
Mille ducats à qui saura l'empoisonner,  
J'en suis maître... Il me gêne : enlevez. J'en suis maître.  
Cet homme et moi, c'est trop, et l'un doit disparaître.  
Lequel ? C'est moi qui paie. Enlevez ! Enlevez !

BASSANIO.

Il ne t'a jamais fait aucun tort.

SHYLOCK.

Vous trouvez ?

Des gens tombent du mal pour voir une araignée,  
Un crapaud, un serpent, un chat, une poignée



De cheveux dans leur soupe, un porc, une souris...  
Chacun son goût, chacun son droit; j'y mets le prix.  
Il me gênait. Il est à moi... Je le supprime.

BASSANIO.

Cet homme est excellent, Shylock!

SALARINO.

Et c'est un crime.

SHYLOCK.

Je ne suis pas ici pour vous faire plaisir!  
Il a signé : tant pis, il n'a plus à choisir.

BASSANIO.

Doit-on tuer les gens parce qu'on les déteste?

SHYLOCK.

Doit-on, pour vivre en paix, entretenir la peste?

SOLANIO.

Sommes-nous devenus des fauves dans les bois?

SHYLOCK.

Voudrais-tu qu'un serpent vint te piquer deux fois?

ANTONIO.

Songez, mes chers amis, quel homme vous écoute!  
Demandez au torrent de remonter sa route,  
A la mer d'épargner le flanc des galions;  
Criez miséricorde à la faim des lions,  
Mais n'allez pas chercher la pitié dans cet être!  
(Au doge.)

Finissons là. Je suis sa chose. Il est mon maître  
Il l'a dit, et c'est trop languir, et j'en suis las.  
Il veut ma chair, qu'il l'ait, et qu'on sonne mon glas!  
Il veut mon cœur, il veut ma tête, qu'on les donne!

BASSANIO.

Combien réclames-tu?

SHYLOCK.

Moi? Rien.

BASSANIO.

L'affaire est bonne :  
Pour trois mille ducats, je t'en donnerai six.

SHYLOCK.

Quand tu m'en offrirais dix mille et dix fois dix,  
Et quand chacun des dix en vaudrait dix lui-même,  
Et dix, je n'en voudrais pas plus que du baptême!  
Est-ce clair? Il me faut mon billet. Rien de plus,  
Rien de moins!

BASSANIO.

Assassin!

SHYLOCK.

Ces cris sont superflus.

LE DOGE.

Shylock...

SHYLOCK.

N'espérez pas, seigneur, que j'en démorde.

LE DOGE.

Si tu venais un jour crier miséricorde?

SHYLOCK.

Je n'en ai pas besoin : j'ai mon droit, qui suffit.

LE DOGE.

La charité...

SHYLOCK.

Vraiment? Vous tirez bien profit  
Des esclaves, qu'on vend, qu'on achète, qu'on loue...  
L'esclave, égal du bœuf, de l'âne et de la boue!

Et si je vous disais : « Faites-les citoyens,  
« Mariez-les chez vous, partagez-leur vos biens,  
« Donnez-leur de bons lits, et dressez-leur des tables,  
« Par pitié, messeigneurs, et soyez charitables! »  
— Vous me répondriez : « Mon esclave est à moi. »  
— Bien! Sa chair est à moi. J'attends. Fî de la loi,  
Si la loi de chez vous me refuse justice,  
Et que la main du Tout-Puissant s'appesantisse  
Sur les peuples qui font des lois pour les châtrer!

LE DOGE, aux avocats.

La Chambre vous priera, messieurs, de l'éclairer  
Dans l'ombre difficile où le débat se noue :  
J'espérais que l'illustre avocat de Padoue,  
Bellario...

PORTIA, au milieu des avocats.

J'occupe en son nom près la Cour.

(Elle remet au Doge ses lettres de créance; il les examine et les communique à la Cour. — Shylock assis repasse son couteau sur sa semelle.)

BASSANIO.

Pourquoi repasses-tu si bien ton couteau?

SHYLOCK.

Pour

Couper.

GRATIANO.

Ce n'est pas sur ce cuir, c'est sur ton âme  
Qu'il faudrait affiler le tranchant de ta lame.

SALARINO.

Rien ne peut donc fléchir ta haine?

SHYLOCK.

Cherche. Rien.

BASSANIO.

Ah! sois damné, bourreau!

GRATIANO.

Chien d'enfer!

SOLANIO.

Fils de chien!

GRATIANO.

Toi qui fais un péché de la justice humaine!

SALARINO.

Et penser qu'on est nu, sans arme, et qu'il nous mène,

GRATIANO.

Et qu'on est dans sa main et qu'on ne la mord pas!

SHYLOCK.

Plus bas, mon excellent jeune homme, un peu plus bas!  
Tu nous romps le tympan.

(Les avocats s'agitent au pied du tribunal.)

UN AVOCAT.

La Cour serait complice;

Elle ne voudra pas qu'un forfait s'accomplisse.

DEUXIÈME AVOCAT.

C'est de l'assassinat légal!

TROISIÈME AVOCAT.

Légitimé!

QUATRIÈME AVOCAT.

Légitime!

UN VIEIL AVOCAT.

Je vois un contrat innomé!

DEUXIÈME AVOCAT.

Mais non, réel!

TROISIÈME AVOCAT.

L'objet n'est pas dans le commerce!

LE VIEIL AVOCAT.

Pardon, quand Secundus me promet un sesterce...

PREMIER AVOCAT.

C'est une vente!

DEUXIÈME AVOCAT.

Non, un prêt.

TROISIÈME AVOCAT.

Vous avez tort,

C'est un legs, car il faut que l'un devienne mort  
Afin que l'autre puisse entrer en jouissance.

QUATRIÈME AVOCAT.

Un legs, c'est révocable.

LE VIEIL AVOCAT.

Et s'il offrait l'usage?

DEUXIÈME AVOCAT.

Trop tard! Il ne peut plus.

PREMIER AVOCAT.

Une aliénation...

TROISIÈME AVOCAT.

Mentale! Il était fou...

QUATRIÈME AVOCAT.

Mais permettez! Si on...

TROISIÈME AVOCAT.

Je plaide la folie, et j'annule.

PREMIER AVOCAT.

Toute autre...

LE VIEIL AVOCAT.

Il a vendu sa chair : or, s'il vendait la vôtre...

DEUXIÈME AVOCAT.

*Res inter alios!...*

LE VIEIL AVOCAT.

Mais ce gage, *pignus*...

TROISIÈME AVOCAT.

Le meurtre ne peut pas s'installer dans nos us!

PORTIA, à part.

Dieu, que c'est bête, un homme!

LE VIEIL AVOCAT, à la Cour.

Et c'est contre nature!

PORTIA, autoritairement, au milieu du silence.

Messieurs... L'humanité répugne à la torture,  
Mais l'écrit est en forme et Shylock a bon droit.

PREMIER AVOCAT.

Qu'est celui-ci?

QUATRIÈME AVOCAT.

Quel ton!

LE VIEIL AVOCAT.

La jeunesse s'en croit!

DEUXIÈME AVOCAT.

C'est maître Cupidon!

GRATIANO.

C'est l'avocat des Anges!

SOLANIO.

Le Chérubin a pris ses grades dans ses langes!

GRATIANO.

Et sa nourrice aura vingt ans à la moisson.

LE VIEIL AVOCAT.

Vous manquez de respect à la Cour, mon garçon !

PORTIA.

Paix !

(A Antonio.)

Vous reconnaissez, vous, votre signature ?

ANTONIO.

Je la reconnais.

SHYLOCK, riant.

Certe ! A moins qu'on la rature !

SOLANIO.

Le rustre !

PORTIA.

Il faudra donc que Shylock soit clément.

GRATIANO.

Là ! je l'ai dit !

SHYLOCK.

Clément ! Est-ce écrit ? Non vraiment.

Vous me la baillez belle avec votre clémence.

PORTIA.

La justice finit où le pardon commence.  
 La justice est à l'homme et la clémence à Dieu :  
 Elle tombe sur nous des hauteurs du ciel bleu,  
 Deux fois douce, deux fois calmante, deux fois bonne,  
 Bénit qui la reçoit et bénit qui la donne !  
 C'est le glaive des preux et le sceptre des rois.  
 Par-dessus la vaillance et plus haut que nos droits,  
 Elle trône sur les vertus, seule et première,  
 Et chantant par la nuit des hymnes de lumière,  
 Berce entre ses deux bras tout l'espoir des damnés.

LE VIEIL AVOCAT.

Un sonnet !

SHYLOCK.

Ses péchés lui seront pardonnés,  
 Et que mes actions retombent sur ma tête !  
 Du moment que la loi m'accorde ma requête,  
 Tout va ! Je ne suis pas curé, je suis marchand !

PORTIA.

N'est-il pas en état de rembourser l'argent ?

GRATIANO.

Si fait !

BASSANIO.

J'offre, et je double, et je triple la somme.  
 Je la paierai dix fois !

PORTIA.

Prends pitié de cet homme.

GRATIANO.

Dix fois, nous la paierons.

BASSANIO.

J'en donne pour garants  
 Mes deux mains et mes yeux, ma tête et mon cœur.

PORTIA.

Prends

Pitié d'un malheureux.

GRATIANO.

As-tu lu Pythagore ?

Carnivore ! Ton âme habita le pylôre  
 D'un loup qui fut pendu pour meurtre !...

SALARINO, à la Cour.

Soyez bons !

SHYLOCK.

SOLANIO.

Voyez sous quelle griffe et quel croc nous tombons!

BASSANIO.

Si la loi n'entend rien, que l'homme *miséricordieux*  
 compatisse  
 Et qu'il ose être injuste au nom de la justice!

PORTIA.

Point! — Nul ne doit enfreindre un décret établi.  
 Où chancelle la loi, l'honneur tombe en oubli  
 Et les bons citoyens n'ont plus aucun refuge.

SHYLOCK.

Daniel! C'est un vrai Daniel qui nous juge!  
 Jeune, sage... (A Antonio.) A présent, tu ne vas plus moisir.

PORTIA.

Montrez-moi le billet, Shylock.

SHYLOCK.

Avec plaisir,  
 Très révérend docteur. Voici.

PORTIA.

Je le répète,  
 Acceptez-vous trois fois le montant de la dette?

SHYLOCK.

Un serment, mon bon juge, un serment au Sabbat!  
 Un serment! Je voudrais que ma tête tombât  
 Avant d'être parjure à Dieu qui nous écoute.

PORTIA.

Donc, le terme est échu. De droit, et sans nul doute,  
 Cette livre de chair qu'il a promise au ciel,  
 Shylock peut la couper près du cœur.

SHYLOCK.

Daniel!

PORTIA.

Encore un coup, Shylock, voulez-vous vous démettre,  
 Prendre trois fois la somme et déchirer la lettre?

SHYLOCK.

Déchirons! Mais d'abord, découpons.

ANTONIO.

Instamment  
 Je supplierai la Cour de rendre un jugement.

PORTIA.

Soit.

(A Antonio.)

Tendez la poitrine.

BASSANIO.

Horreur!

SHYLOCK.

Juge émérite,

Bon juge... Près du cœur?

PORTIA.

C'est là peine prescrite.

SHYLOCK.

Arrive.

PORTIA, à Shylock.

Vous avez...

(A Antonio.)

Découvrez votre sein.

(A Shylock.)

La balance?

SHYLOCK.

Balance et poids.

SHYLOCK.

PORTIA.

Le médecin ?

SHYLOCK.

Plait-il ?

PORTIA.

Pour empêcher qu'il ne saigne et n'en meure.

SHYLOCK.

Ce n'est pas stipulé.

PORTIA.

Non, mais cela demeure  
 Dans les conditions de simple humanité.

SHYLOCK.

Peuh ! Je ne trouve pas... L'acte, et rien à côté :  
 Les écrits sont écrits. Tout le reste...

SOLANIO.

Vampire !

PORTIA.

Le défenseur a-t-il quelque parole à dire ?

ANTONIO.

Rien.

BASSANIO.

Mon Antonio... Parle ! Ah ! pour t'arracher  
 A cette goule immonde et fauve, à ce boucher,  
 Je veux donner ma vie afin qu'on te la rende.

ANTONIO.

Merci ! Mais mon destin n'a rien que j'appréhende  
 Si vous me regrettez quand je serai parti.  
 L'homme qui disparaît n'est pas anéanti  
 Tant que son souvenir dure et se perpétue :  
 Ce n'est point le trépas, mais l'oubli qui nous tue,  
 Et les morts sont bien morts quand nul ne parle d'eux.

BASSANIO.

Antonio...

ANTONIO.

Plus tard, causez de moi tous deux ;  
 Racontez notre histoire à celle qui vous aime,  
 Et dites-lui combien je vous aimais moi-même.  
 Ma mort fut cause un peu de vos félicités,  
 Et j'en aurai ma part si vous me regrettez.

BASSANIO.

Je donnerais ma vie, et toi, toi, ma pensée,  
 Cause unique du mal, ô toi, ma fiancée !

PORTIA.

Si la dame était là pour entendre un tel vœu,  
 J'estime que son cœur vous remercierait peu.

GRATIANO.

Moi, je voudrais la mienne au ciel, si sa prière  
 Devait fléchir le sort.

NÉRISSE.

Formulez par derrière

Un souhait si brûlant qu'il refroidit l'amour !

SHYLOCK.

Des mots ! Passons !

PORTIA.

Au nom du Doge et de la Cour,

Nous t'adjugeons sa chair.

SHYLOCK.

O docteur que j'honore !

Voilà ce qui s'appelle un juge !

*(Il s'avance vers Antonio le couteau à la main.)*

PORTIA.

Arrête encore

Le texte du billet, très formel et très clair,  
T'accorde expressément une livre de chair :  
Rien de plus.

SHYLOCK.

Ça suffit.

PORTIA.

De sang, pas une goutte.

SHYLOCK.

Hein?

PORTIA.

Si, par un malheur, que pour toi je redoute,  
Il arrivait que ton couteau s'ensanglantât,  
Tes biens sont confisqués au profit de l'État.

GRATIANO.

Attention, Shylock... O le juge émérite !

SHYLOCK.

Est-ce la loi ?

PORTIA, ouvrant un livre énorme.

La loi de Venise est écrite.

(Lisant.)

« Tout homme ayant versé le sang... et cætera... »  
Celui qui réclamait la justice l'aura.

SOLANIO.

O docteur que j'honore...

SALARINO.

Attention, compère !

GRATIANO.

Le révérend docteur...

SALARINO.

Dis, en veux-tu la paire ?

SHYLOCK.

Eh bien... j'accepterai l'offre.

GRATIANO.

L'homme arrangeant !

SHYLOCK.

Qu'on me verse trois fois mon dû !

BASSANIO.

Voici l'argent.

PORTIA.

Tout doux ! Nous lui ferons la justice complète.  
Tout doux ! Le demandeur n'aura que sa requête.

GRATIANO.

Jeune sage ! As-tu dit : « Jeune sage ? »

PORTIA.

On consent,  
Coupe ! Et juste ! Et surtout ne verse pas de sang !  
Coupe juste, Shylock. Si la balance penche,  
Tes biens, on les confisque, et ta tête, on la tranche.

GRATIANO.

Non pas ! On la suspend.

SOLANIO.

Un second Daniel !

PORTIA.

Prends la livre de chair.

GRATIANO.

Que tu promis au Ciel.

SHYLOCK.

Payez le principal et je le tiendrai quitte.

SHYLOCK.

BASSANIO.

Voici les trois milliers de ducats.

PORTIA.

Pas si vite !

Le Doge, au nom des lois, t'arrête.

GRATIANO.

Ose bouger !

(Il saisit Shylock.)

PORTIA, lisant dans son gros livre.

« *De civibus*. Neuf cent neuf. Si quelque étranger,  
 « Et sans distinction de classe ni de secte,  
 « A, par quelque manœuvre indirecte ou directe,  
 « Attenté dans Venise aux jours d'un citoyen :  
 « *Primo*, par le Conseil, arrêt de tout son bien,  
 « Et partagé en deux parts, qu'il prise et qu'il estime,  
 « Moitié pour le trésor, moitié pour la victime.  
 « *Secundo*, par le Doge, et droit de grâce : Mort. »

SHYLOCK.

Moi ?

GRATIANO.

Le juge ?

PORTIA.

Attendu que de tout son effort  
 Shylock, ici présent, tramait contre la vie  
 D'un citoyen, par œuvre incessante et suivie,  
 Réclamons contre lui l'article neuf cent neuf...

(A Shylock.)

A genoux ! Implorez le Doge !

GRATIANO.

Un hart tout neuf

Tâche de l'obtenir de sa miséricorde,  
 Car tu n'as plus de quoi t'acheter une corde.

SOLANIO.

Surtout, si tu la veux, demande poliment.

LE DOGE.

Nous t'avons supplié tantôt d'être clément,  
 C'est nous qui le serons et nous te faisons grâce  
 De la vie...

SHYLOCK.

Eh, prenez ! Prenez tout ! Elle est grasse,  
 Ma fortune, elle l'est ! Moi, je suis maigre et sec.  
 Si vous prenez mon or, prenez ma vie avec !  
 Je n'en veux plus ! Ce n'est pas moi qui la demande !

LE DOGE.

Nous daignons commuer la saisie en amende.

PORTIA.

Soit, pour la part du fisc, mais celle du plaignant...

LE DOGE, à Antonio.

Indiquez.

ANTONIO.

Que la Cour s'honore en l'épargnant :  
 Mais sous l'engagement solennel qu'il va prendre  
 De léguer tous ses biens à Lorenzo, son gendre.

LE DOGE, à Shylock.

Consens, ou pas de grâce !

GRATIANO.

Il veut bien.

SOLANIO.

Il faut bien.

SHYLOCK.

S'échiner soixante ans pour gâver un chrétien !



PORTIA, à Nérissa.

Dressez l'acte du legs.

SHYLOCK.

Je suis mal à mon aise :  
Je voudrais m'en aller d'ici.

PORTIA, l'arrêtant.

Ne vous déplaîse,  
Après avoir signé.

GRATIANO.

Mâl à l'aise ! Crois-tu ?  
Comment serais-tu donc si l'on t'avait pendu ?  
*(Le Doge et les Sérénissimes se retirent.)*

*G. Doge*  
LE VIEIL AVOCAT, s'avançant vers Portia et lui prenant les mains.  
Je veux vous embrasser, tant mon estime est grande !  
*(Il l'embrasse et la contemple quelques instants avec admiration.)*

Au revoir !  
*(A Antonio.)*

Donnez-lui tout ce qu'il vous demande,  
Car il vous a tiré, vraiment, d'un mauvais cas.  
*(Il sort. Les avocats sortent en saluant Portia.)*

## SCÈNE II

SHYLOCK, ANTONIO, PORTIA, GRATIANO,  
SOLANIO, SALARINO, NÉRISSE.

*(Pendant que Nérissa rédige l'acte du legs, Shylock se tient près de la table du greffe, entouré des jeunes gens.)*

BASSANIO.

Voulez-vous accepter les trois mille ducats ?

PORTIA.

Merci.

BASSANIO.

C'est payer peu, cher maître, un tel service.

ANTONIO.

Nous sommes tout à vous.

PORTIA.

J'ai rempli mon office :  
Je me suis trop payé moi-même, en vous sauvant,  
Et mon meilleur salaire est de vous voir vivant.

ANTONIO.

Mais...

PORTIA.

Quand vous me verrez, daignez me reconnaître.

BASSANIO, à part.

Sa voix me charme.

ANTONIO.

On vous reconnaîtra.

PORTIA.

Peut-être.

ANTONIO.

Prenez un souvenir.

BASSANIO.

Ou vous nous chagrinez.

PORTIA.

*(A part.)* Une leçon... *(Haut.)* J'accepte... Antonio, donnez  
Vos gants : je veux les pendre au pommeau de ma dague.  
*(A Bassanio.)*

Et pour l'amour de vous, je prendrai... cette bague...  
Vous avez retiré la main... Est-ce un refus ?

BASSANIO.

Cet anneau sans valeur ! J'en resterais confus...

SHYLOCK.

PORTIA.

Qu'importe, s'il me plaît?

BASSANIO.

Souffrez quelque remise :

Je ferai proclamer qu'on cherche dans Venise  
La bague la plus riche et je vous l'offrirai.

PORTIA.

Non, celle-ci.

BASSANIO.

Par grâce...

PORTIA.

Ah ! vous jouez serré :

Votre magnificence est donneuse... en paroles.

BASSANIO, humble.

Seigneur...

PORTIA.

Vos offres sont des vers de barcarolles  
Qu'on chante, et qu'on oublie après avoir chanté.

BASSANIO.

Ma femme, en me donnant l'anneau qu'elle a porté...

PORTIA.

C'est fort bien ! Vous m'aurez appris comme on mendie,  
Et s'il vient un quêteur, comme on le congédie.

BASSANIO.

A ma femme, j'ai fait serment de ne jamais...

PORTIA.

Ni perdre ni donner cet anneau... Je me mets  
A sa place, et comprends l'excuse... économique.  
(A part.) Il vient !

(Elle fait mine de partir.)

Je vois d'ici la dame assez comique  
Pour maudire un forfait semblable !

(Elle s'éloigne encore.)

ANTONIO, suppliant, à Bassanio.

Mon sauveur !

Bassanio.

PORTIA, s'éloignant toujours.

Gardez sa bague et sa faveur.

(A part.) Là... voici mon Vésuve...

BASSANIO.

Oh, Dieu !

(Il rejoint Portia.)

Je vous la donne.

PORTIA.

(A part.) Il est venu.

BASSANIO.

Prenez.

PORTIA.

Votre Grâce est trop bonne :

Je ne veux plus.

ANTONIO.

Seigneur...

PORTIA.

Non pas, ce serait trop !

ANTONIO.

Les...

PORTIA.

Je fus indiscret.

BASSANIO.

J'ai...

SHYLOCK.

PORTIA.

Lancez un héraut,  
Et faites proclamer qu'on cherche dans Venise...

ANTONIO.

Pardonnez...

PORTIA.

Je saurai souffrir quelque remise.

BASSANIO.

Mais...

PORTIA.

Votre épouse irait la pleurer chez les morts,  
Cette bague, et j'entends épargner vos remords.

BASSANIO.

Je vous prie...

PORTIA.

(A part.) Il y tient. (Haut.) Vous l'exigez ?

ANTONIO.

Cher maître...

PORTIA.

Souvenez-vous-en bien, vous l'exigez.

(Elle prend la bague.)

(A part.) Beau traître !

(Elle sort.)

SHYLOCK.

J'ai signé.

NÉRISSA.

Bien. Va-t'en.

SOLANIO.

Ta peau te coûte cher.

(Shylock se retire.)

GRATIANO, le rappelant.

Shylock !

SHYLOCK, se retournant.

Quoi ?

GRATIANO.

Je te vends deux livres de ma chair !

(Shylock sort.)

RIDEAU.

## DEUXIÈME TABLEAU

*La nuit. Clair de lune. Le jardin de Portia.*

## SCÈNE PREMIÈRE

LORENZO, JESSICA, se promenant.

JESSICA.

Voici la nuit qui tombe et j'ai peur d'être seule.

LORENZO.

Avec moi ?

JESSICA.

Les bleuets s'endorment dans l'éteule ;  
Il faut aller dormir comme les bleuets bleus.

LORENZO.

O mon âme, vois-tu l'horizon nébuleux  
Frémir comme un chœur blond de sylphides dansantes  
Qui vont en secouant leurs robes sur les sentes ?  
Un frisson de parfums berce les bois troublés  
Et court sur les coteaux en caressant les blés.

JESSICA.

Comme la lune dort doucement sur ces marbres...

LORENZO.

Le zéphyr glisse et met dans les feuilles des arbres  
De courts baisers d'argent qui ne bruissent pas.

JESSICA.

Le silence est si pur qu'on croit ouïr les pas  
De quelque séraphin qui marche sur des roses.

LORENZO.

C'est pour nous que Dieu fit la volupté des choses ;  
C'est pour les nuits d'amour qu'il fit la paix des cieux,  
Et nous les fit si beaux pour nous voir plus joyeux...  
*(Ils s'assoient sur un banc.)*

... Sur mon épaule, là... viens... Relève tes voiles,  
Et je te bercerai sous les yeux des étoiles...

... Les vois-tu scintiller, loin, dans l'azur sans fond ?  
Ivres de leur lumière, ivres d'être, elles vont,  
Chantant, chantant l'amour, chantant la nuit bénie,  
Et chacune est un chant dans l'immense harmonie.  
Elles vont se cherchant, s'aimant, se poursuivant,  
Et chacune, d'en haut, verse au monde vivant  
Un conseil d'être heureux et d'être aimé comme elles.

JESSICA.

J'en vois dont le regard me rit dans tes prunelles.

LORENZO.

Mon cœur qui s'élargit les voit toutes en vous :  
Je veux emplir mon cœur du ciel qui luit sur nous,  
Et boire dans vos yeux tout l'infini des mondes...

JESSICA.

Je t'aime...

LORENZO, la prenant dans ses bras.

Endormez-vous parmi vos boucles blondes,  
Et pour vous mieux bercer je rythmerai des lais,  
En vous disant de vieux récits d'amour...

JESSICA.

Dis-les.

LORENZO.

Par une telle nuit, du haut des murs de Troie,  
Troilus exhalait sa peine vers la joie  
Et pleurait vers la tente où riait Cressida.

(Elle l'écoute couchée dans ses bras.)

JESSICA.

Par une telle nuit, quand Thisbé regarda  
Le sentier qui menait vers l'arbre aux figes blanches,  
Elle aperçut, rampant parmi l'ombre des branches,  
La grande ombre d'un grand lion noir, et s'enfuit...

(Secouant son voile.)

Vois-tu son voile blanc?

LORENZO.

Par une telle nuit,  
Didon, seule, et mourant d'un mal inguérissable,  
Écoute le sanglot des vagues sur le sable :  
Et tant qu'elle put voir, au bord de l'inconnu,  
Le dernier des vaisseaux qui fuyaient, son bras nu  
Secoua vers les mers le vain rameau de saule.

JESSICA.

Par une telle nuit, les cheveux sur l'épaule,  
La sombre Médœa vint cueillir le poison  
Qui devait rajeunir les baisers de Jason.

LORENZO.

Par une telle nuit, filait une gondole  
Où l'amant trop heureux emportait son idole,  
Et cette idole avait le nom de Jessica.

JESSICA.

Par une telle nuit, Lorenzo se moqua  
De celle qui voulait tout quitter pour le suivre,

Et fit de beaux serments dont l'ennui le délivre,  
Et d'amant fortuné devint pauvre martyr.

LORENZO.

Par une telle nuit, Jessica sait mentir,  
La méchante, et mêler l'ironie au blasphème.

JESSICA.

Par une telle nuit, je vous aime.

LORENZO

Je t'aime.

(Depuis quelques instants, on entend les accents lointains d'une musique.)

JESSICA.

La musique... On dirait un frisson qui nous suit...

LORENZO.

C'est la sœur du silence et non la sœur du bruit :  
Sens-tu, quand sa voix chante et se mêle à la nôtre,  
Qu'on est plus loin du monde et plus près l'un de l'autre...

JESSICA.

Oui, ça met des baisers au fond du cœur... Renzo,  
La musique, c'est comme un lit, comme un berceau,  
Ça berce... On ne sait plus... On est nuage... Il semble  
Que l'on voudrait souffrir et rire tout ensemble.  
Aime-moi...

LORENZO.

Toujours!

JESSICA.

Oui, toujours!

(Elle couche sa tête sur l'épaule de Lorenzo. Ils demeurent en silence.  
Pendant leurs dernières paroles, Portia et Bassanio surviennent, et les  
écoutent, invisibles.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, PORTIA, BASSANIO, puis NÉRISSE et GRATIANO, puis ANTONIO et SERVITEURS.

BASSANIO.

Et nous aussi,  
Toujours... Et nous serons bénis comme ceux-ci.  
Nous serons des baisers qui chantent dans du rêve,  
Nous serons du bonheur qui marche, ô ma chère Ève,  
Car ce sera l'Éden et la maison d'amour...

PORTIA.

Le Paradis perdu?

BASSANIO.

Non! celui du retour...

PORTIA.

L'amour de mon doux maître est donc toujours le même?

BASSANIO.

Non pas! Il change, et plus je vis, plus je vous aime.

PORTIA.

Mon doux maître a souvent rêvé de moi?

BASSANIO.

Souvent?

Non, toujours, à toute heure...

PORTIA.

A toute heure?

BASSANIO.

En rêvant,

Je vous voyais en rêve, en vivant, dans ma vie;  
Votre image était là, partout, toujours suivie,

Et chacun de mes pas était un pas vers toi...

PORTIA, lui tendant les mains.

Je suis à vous... Tes mains... — Ma bague?

(Elle regarde les mains de Bassanio.)

Montrez-moi!

Ami, cet anneau-là, Dieu ne veut pas qu'on l'ôte...

BASSANIO.

Si j'osais ajouter le mensonge à la faute,  
Je nierais...

PORTIA.

A la faute? Où donc est-il?

(Lorenzo et Jessica, qui les écoutent depuis quelques instants, se lèvent discrètement sans oser les aborder.)

BASSANIO.

J'ai dû,

J'aurais dû faire en sorte...

PORTIA.

Ah, vous l'avez perdu!

Perdre ma bague, hélas! c'est donc ainsi qu'on m'aime?  
Ma bague, ma présence auprès de lui, l'emblème,  
L'amour... Il l'a perdue!... Et moi, naïvement,  
J'ai cru qu'il la priait, le soir, en s'endormant,  
Qu'il lui parlait pour moi, cœur pieux, voix pressante,  
Et donnait à la bague un baiser pour l'absente!

(Lorenzo et Jessica s'approchent d'eux.)

LORENZO.

Nous saluons...

PORTIA.

Je vous salue...

BASSANIO.

Ayez pitié!

SHYLOCK.

PORTIA.

Mais, qui sait?... Vous l'avez... donnée?... Ah!

BASSANIO.

L'amitié...

(Amoureusement, Gratiano et Nérissa surviennent ensemble. Ils se séparent.)

PORTIA.

C'est trop! — Monsieur, l'anneau de votre fiancée,  
Gage d'amour, valait son corps et sa pensée :  
Vous avez tout donné!

BASSANIO.

Si vous saviez comment  
J'ai dû livrer ce gage, et quel déchirement...

PORTIA.

Si vous aviez aimé ce gage, et pris à tâche  
De défendre ce gage, à moins que d'être un lâche,  
Vous pourriez le montrer, ce gage!

(Gratiano essaye de rejoindre Nérissa qui s'écarte de lui et lui tourne le dos avec indignation.)

NÉRISSE.

Elle a raison.

PORTIA.

Mais je la pressentais, ingrat, la trahison,  
Et mon cœur qu'on méprise attendait sa blessure.  
Oui, j'attendais, j'étais sûre, et sûre, et si sûre...  
Regardez!

(Elle lui montre la bague.)

BASSANIO.

Ciel! Ma bague! A votre doigt!

PORTIA.

Au mien

Pour la dernière fois, examinez-la bien.  
Je vous ai fait tenter par ce juge.

BASSANIO.

Le traître!

(Antonio arrive, sortant de la maison. — Pages et serviteurs portant des torches.)

PORTIA.

Le seul traître, c'est vous, qu'on apprend à connaître,  
Vous qui deviez défendre, au prix de votre sang,  
Ce gage qu'il vous plut de jeter au passant!  
Vous qui m'osez parler, ayant osé me vendre!  
Que dis-je? Vous l'avez supplié de me prendre,  
Ce passant! Il m'a prise! Eh bien, qu'il vienne donc!  
Je suis à lui.

ANTONIO, s'approchant de Portia.

C'est moi... J'ai conseillé ce don.

PORTIA.

Point!

ANTONIO.

J'entre chez la joie et j'apporte le trouble.

BASSANIO.

Je jure vos deux yeux!

PORTIA.

Cœur double, il s'y voit double!

BASSANIO.

Que je veux vivre et veux mourir en vous aimant.

PORTIA.

Quelle foi pense-t-il qu'on prête à son serment?

ANTONIO.

Madame...

PORTIA.

Malheureuse!

SHYLOCK.

ANTONIO.

Ayez pitié, madame...

PORTIA.

Puis-je?

ANTONIO.

Je suis garant de l'homme et de son âme ;  
 Je le jure sincère et pur de trahison :  
 Qu'il soit fou, — le bonheur n'est pas fait de raison,  
 C'est un peu de sagesse et beaucoup de folie ; —  
 Qu'il soit fou, vous serez sa sagesse, embellie.

PORTIA.

Vous me flattez?... Alors, je pardonne.

BASSANIO.

Ah ! merci.

PORTIA, rondant la bague.

Mais qu'il la garde mieux pour me garder aussi,  
 Et que cette leçon lui serve à se connaître.  
 C'est ce que je voulais vous apprendre, mon maître.  
 On crie, on flambe, on tonne, et le Vésuve bout ;  
 Et ce que l'on a fait n'est pas joli du tout.

(Bassanio baise la main de Portia.)

GRATIANO, bas à Nérissa.

Cette bague... Comment?

PORTIA.

Nous l'avons rachetée.

NÉRISSA.

D'un prix !

PORTIA.

Et d'une peine !

NÉRISSA.

Exquise !

PORTIA.

Et méritée !

NÉRISSA.

Le juge l'a rendue, et, de quelques faveurs...

GRATIANO.

Hein ?

BASSANIO.

Plaît-il ?

PORTIA, pompeusement.

Attendu que messieurs les rêveurs  
 Sont des gens dont l'amour est fidèle en paroles ;  
 Item, vu leurs serments en vers de barcarolles,  
 Qu'on chante et qu'on oublie après avoir chanté,  
 Nous réclamons contre eux la réciprocité.

(Ils se rassemblent autour d'elle.)

Riez, ami... c'est un conte de Mi-Carême.  
 Voici le juge.

BASSANIO, ANTONIO, GRATIANO, ensemble.

Vous !

NÉRISSA.

Elle-même.

PORTIA.

Moi-même !

NÉRISSA.

Il suffit de changer son corsage en pourpoint,  
 C'est fort aisé d'être homme !

GRATIANO.

Oh ! jusqu'à certain point.



PORTIA, remettant un papier à Lorenzo.  
(Jessica se penche vers Lorenzo et lit par-dessus ses épaules.)

Ces lettres vous diront, à vous, votre fortune.

(Remettant à Antonio un autre papier.)

Ces lettres vous diront, à vous, comment Neptune  
S'est montré pitoyable et vous rend trois vaisseaux.

ANTONIO.

Trois!

PORTIA.

Tout chargés de biens, au port!

JESSICA, secouant son papier.

Sauvés des eaux!

NÉRISSE, à Gratiano, montrant Portia.

Tu reconnais?

GRATIANO.

Un air de famille... un même âge...

(A part.) Femme de tête : on est presque heureux en ménage!

ANTONIO, baisant la main droite de Portia.

Vous qui m'avez sauvé, je baise votre main.

LORENZO, baisant la main gauche de Portia.

Je baise votre main qui sème le chemin  
De manne.

ANTONIO.

Et les chagrins de plaisirs sans mélanges.

BASSANIO.

Je te bénis, je t'aime.

GRATIANO.

Et vous êtes des anges!

NÉRISSE.

C'est pourquoi l'on voulait nous renvoyer au ciel?

GRATIANO.

Au septième ciel!

NÉRISSE.

Non, dans la lune!

GRATIANO.

De miel!

PORTIA.

Ainsi va la vie et va la fortune,  
Des chansons aux pleurs, des pleurs aux baisers :  
Vous vous croyez morts ou martyrisés  
Et prêts à tant souffrir que vous gardez rancune  
Aux espoirs brisés.

Et puis, va la vie et va la fortune...

La lenteur des jours vous semble importune;  
Mais qu'un vent d'amour passe où vous passez,  
Voilà tout à coup les cœurs apaisés,  
Et c'est une chanson qui danse au clair de lune  
Entre deux baisers.

RIDEAU.